

2ème Partie 1931 à 1932

1931

o o o o o o

Alice Poirier à Henry de Montherlant

13 mars 1931

Cher Monsieur,

J'ai laissé ma thèse chez votre concierge.
Surtout, n'allez pas vous croire obligé de tout lire.
Je ne veux pas que vous lisiez tout. Seulement les pages 220 à 260 pour que vous vous rendiez compte de ma façon d'écrire et de ce que sera mon livre sur vous. D'ailleurs, à quoi bon tout cela ? Je m'aperçois que je n'écris et n'étudie que pour peupler les intervalles d'amour. Cela sert à tuer le temps, voilà tout. Je brûlerai mes Œuvres complètes pour une seule preuve d'amitié de votre part.

Quand je fais la revue de mon intérieur et que je m'interroge sur quoi j'appuie ma vie, je la trouve à la base, cette bonne et franche amitié.

Cher Monsieur, je suis sûre de votre cœur, du meilleur de vous-même. Vous êtes en or. N'est-ce pas une bonne chose cela ? Savez-vous ce que m'inspire votre amitié ? La certitude que je ne serai plus jamais triste.

A vous,

Alice.

o o o

Alice Poirier à Henry de Montherlant

12 avril 31

Cher Monsieur, je viens de payer mon éditeur.
Il faut décidément que je fasse un petit tour en Grèce pour oublier ça.
J'ai d'ailleurs une compensation. Mon éditeur qui me vole si bien, partage mes convictions sociales.

Vous ai-je dit, cher Monsieur, que j'avais glissé, en douze ans, du royalisme le plus exalté, au communisme le plus rouge ? Bien entendu, je ne ferai jamais de politique activement, persuadée que la politique, de quelque parti qu'elle soit, c'est de la saloperie. N'empêche que si j'avais le droit de vote et si j'étais décidée à en user – ce n'est pas sûr – mes suffrages iraient au parti communiste.

Tout ce qui est contre me plaît. Comment me défendre d'une sympathie pour ceux qui traitent de bandits ceux qui nous gouvernent, et de périmés nos principes sociaux, moraux, « chrétiens » ? Bien sûr, je suis avec eux, comme je suis avec vous pour tout le côté « anarchiste », non conformiste de votre caractère. Le jour où vous vous « rangeriez », où vous épouseriez une dame à particule, décidé à finir votre existence comme Président de la Ligue pour l'Accroissement de la Population, ce jour-là, je n'ai pas besoin de vous le dire, vous tomberiez dans mon estime au 36ème dessous.

Je suis communiste aussi par élan généreux.

La perspective de sacrifier au bien public mes bijoux, mon auto, ma dot...me comble de joie. Il est parfaitement immoral et révoltant que certaines gens roulent auto pendant que d'autres n'ont pas de quoi manger. On ne tuera pas les riches en leur enlevant leur superflu et par contre on fera vivre les autres.

Et puis je n'ai aucun besoin. Pourvu qu'on me laisse la faculté de me développer dans mon intelligence et dans mon âme, un morceau de pain, un sac, et une cruche d'*aqua felice* me suffiront. Vous aussi n'est-ce pas, très cher, j'aimerais tant que vous partagiez mes idées ?

Au revoir, doux ami. Je pense que vous devez étouffer en Algérie; si vous saviez comme mon jardin est frais, et vert, et plein de caresses ? Je ne peux pas planter une fleur sans imaginer que c'est vous, peut-être, qui la presserez contre votre bouche.

A vous, à vous. Que la paix et que toute la douceur du monde soient avec vous. Viendrez-vous à ma soutenance ?

Alice Poirier

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

24 avril 1931

Chère Mademoiselle,

Etant retourné dans le sud ce dernier temps, je suis, à mon retour, pris par mon roman, je n'ai pas encore pu me jeter dans votre Chateaubriand; Je veux cependant vous donner signe de vie; avant de vous récrire après l'avoir lu.

J'ai lu le petit opusculé, qui m'a remis en tête, à un degré que je ne soupçonnais pas, le degré de grotesque de la fatuité de ce grand écrivain; j'avais, je l'avoue, oublié qu'il se vantait d'avoir découvert le tombeau de Clytemnestre.

Votre lettre témoigne de sentiments généreux, mais sur la forme que vous leur donnez, un peu inconsidérés, il me semble. C'est enfantin de dire : « Tout ce qui est contre me plaît », Je ne me « rangerai » pas, ne craignez rien. Mon prochain roman, en deux volumes, La Rose de Sable, va déchaîner la colère et la calomnie. Mais vous y verrez dans la bouche d'un de mes personnages des idées toutes proches de celles qui sont vôtres en ce moment.

Je crois que la générosité n'a rien à voir avec aucune doctrine politique, le communisme y compris. Je suis convaincu que l'abus de pouvoir, l'injustice, l'oppression, le manque de respect de l'homme pour l'homme sont exactement les mêmes en Russie hier que sous le tsarisme. Je crois que la générosité est chose purement privée : à nous d'en faire usage autour de nous. Mais l'idée d'Etat est exclusive de l'idée de générosité.

A bientôt un petit mot sur votre thèse.

Bien à vous

Montherlant

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

18 mai 1931

Cher Monsieur,

Je voulais vous écrire mais je pensais aussi qu'en n'écrivant pas, une deuxième lettre de vous m'arriverait plus vite. Calcul ténébreux et qui a échoué comme il le méritait.

Je reviens d'un voyage de trois semaines dans le midi, ma thèse m'avait tuée. Et vous cher Monsieur quand nous revenez-vous ?

Mon chat et moi nous soignons tout exprès pour vous les géraniums de notre jardin.

Ma thèse me tracasse ; il paraît que j'ai laissé beaucoup d'erreurs de détails et qu'on va m'en faire grief. La nuit j'ai des cauchemars terrifiants où je vois les professeurs de Sorbonne comme une meute sifflante aux trousseaux du candidat. Enfin, tâchons d'y penser le moins possible.

Je bois un peu d'eau fraîche mentalement en pensant à vous, cher Monsieur, à votre gentillesse pour moi, à tout ce qu'il y a en vous de pur et de droit et que j'aime. Aurais-je entièrement échoué ? Quelque chose me dit que non. Il doit y avoir une sérénité des choses voulues et tentées qui confond l'échec ou le triomphe, qui les rend presque égaux, égaux vraiment, dans le bien identique qu'en a retiré l'âme.

Connaissez-vous cette parole de Gandhi (Je ne peux pas la relire sans frissonner) : « Le pieux sacrifice d'une seule âme pure ne peut jamais être accompli en vain ».

A vous,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

9 juin 1931

Cher Monsieur,

La soutenance s'est bien passée puisque je suis reçue docteur avec mention. Et pourtant je n'en ai pas de joie. Pas l'ombre de joie. Comment me mettre dans la peau de la dame qui est contente de devenir professeur ? Il y a des êtres pour qui la seule vocation, c'est l'héroïsme.

Je partirai pour l'Amérique au mois de janvier. Jusque-là je m'occupe à remplir une promesse envers vous, à écrire ce livre sur vous que je voudrais aussi beau que possible.

Au revoir, cher Monsieur. Ce doctorat me fait pleurer de détresse, réellement pleurer. Quand nous donnerez-vous votre « Rose de Sable » ? Et puis êtes-vous en bonne santé, êtes-vous gai ?

Alice Poirier

Khosroès vous rappelle, en vous embrassant, qu'il vous a envoyé sa photo de chat. Il vous demande la vôtre en retour. (1)

Note :

(1) Marge au crayon rouge tracée par Montherlant à gauche de ces 2 phrases.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

15 juin 1931

Chère Mademoiselle,

J'aurais voulu recevoir votre petit mot à temps pour que ma réponse vous arrivât avant votre corrida. Vous auriez, j'en suis sûr, trouvé mes encouragements à savoir que j'étais non seulement recalé - avec plusieurs zéros - à ma 1^{ère} année de droit, mais également, la 1^{ère} fois, à l'oral de ma philo, examens qui l'un et l'autre sont passés haut la main par tous les petits imbéciles de France.

Je lis très lentement, qq. pages par qq. pages, votre Chateaubriand. Je crois vous avoir dit, la première fois que vous m'avez parlé de votre thèse, que les idées artistiques de Ch. n'avaient aucune importance. Cette remarque condamne dans mon esprit les personnes qui vous ont conseillé ce sujet, et derrière elles, tout le système d'enseignement de l'Université. Vous n'en avez que plus de mérite à avoir consacré tant d'intelligence, d'étude et de sensibilité à une question qui, à mon avis, je le répète, ne demandait aucun commentaire, et que vous êtes parvenue à rendre intéressante. Je regrette de vous voir suspendue aux jugements des cuistres de la Sorbonne ; mais vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, que cette épreuve orale était de pure forme ? Ecrivez-moi les résultats et croyez-moi bien vôtre.

Montherlant
Poste restante- Alger
15 juin 31

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

18 juin 1931

Cher Monsieur,

J'ai été reçue docteur-ès-lettres avec la mention honorable. La corrida a été très intéressante, très gaie. Mr Hazard m'a reconnu publiquement des « dons d'artiste » tout en me traitant de savant pitoyable. Comme je trouve qu'un artiste vaut cent fois un pédant, j'étais bien flattée.

Mr Schneider s'est montré un véritable ange, faisant mousser habilement mes mérites et cachant sous un voile discret mes trop nombreuses erreurs.

Quant à Mr Basch, il m'attaquait avec une violence toute lyrique. Je répondais avec une violence égale. Nous étions comme deux aigles qui nous battions sur la cime d'une montagne, les plumes volaient, le sang coulait et des cris stridents fendaient les airs.

Mr Schneider m'a écrit dernièrement pour me féliciter. Il me dit que mon titre « très apprécié en France et à l'étranger m'ouvrira des portes ». Il parle « d'avenir assuré ». Toutes choses que je lis d'un air à la fois lugubre et ironique.

En vérité je ne me sens aucune vocation, vraiment aucune, pour le métier de professeur. Dix fois j'ai été sur le point de prendre la plume pour écrire à Mr Hazard

et le prier de me procurer une place en Amérique. Dix fois j'ai reculé devant cette perspective d'avenir comme on recule devant un crapaud, une chose immonde.

Me lier, moi ? Accepter de boucler mon avenir comme on boucle une valise ? Un instinct profond, violent en moi me dit que je ne peux pas, que je ne **dois** pas le faire. Et pourtant, et pourtant, je ne veux pas rester à la maison. Vous voyez le cercle vicieux.

Au revoir, cher Montherlant.

Quand rentrez-vous de voyage ? Il fait chaud et les bicots sont assommants à la fin, ne trouvez-vous pas ?

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

11 juillet 1931

Cher Monsieur, permettez-moi de vous confier un doute. J'ai sursauté d'horreur en lisant dans un de vos récents articles que vous vous élevez contre les « malpropretés » du naturisme !

Laissez-moi vous dire – puisque notre amitié est basée sur la franchise – que je suis pour ma part assez partisante (sic) de ce système.

Pour différentes raisons. Par pureté morale d'abord, par impossibilité de me représenter fût-ce en rêve, ce que les gens pas purs appellent le « péché » (quel horrible mot ! Et puis aussi par sentiment révolutionnaire, par joie de dire « non » là où le bourgeois dit « oui ». J'ai accueilli le communisme.

J'accueille aussi, par principe, l' « amour libre », souriant de pitié et d'antipathie devant cette dame qui trouve que « prendre un amant, c'est prendre une purge ».

Je ne vois pas pourquoi j'écarterais le nudisme. Quel mal voyez-vous donc à cela, cher Monsieur, je vous en prie ?

J'ai toujours pensé que vous devriez être beaucoup plus beau **nu** qu'en veston, et que pour votre part, vous y gagneriez.

D'ailleurs, le mal peut-il être autre part que dans l'esprit même qui le conçoit, dans l'idée « chrétienne » qu'on s'en fait ?

Ceci me fait une peine immense de penser que nous puissions vous et moi différer d'idée sur ce point. Moi qui croyais que les convictions de l'un provoquaient toujours chez l'autre, un respect, une sympathie, une adhésion sans bornes ? Moi qui vivais dans cette haute idée que je me faisais de nous-mêmes ?

La pureté – la vraie et c'est ce qu'il y a de meilleur – m'a toujours semblé aux antipodes de la « pudeur » et se moquant d'elle.

Serait-il possible que sur ce sujet si grave vous puissiez penser autrement que moi ?

Je pense avec tristesse que vous devez être encore tout infecté de christianisme.

Ah, cher Nietzsche ! Lui aurait compris avec quelle violence, avec quelle furie je m'élève contre cette religion qui osa trouver mauvaise et indigne d'être vécue la vie de l'homme ici-bas, et « sale » le corps de l'homme.

Au revoir, cher Monsieur. Si vous saviez à quel point cela me rend triste d'avoir trouvé une idée de vous – une seule - et que je ne puisse pas partager.

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

29 juillet 1931

Cher Monsieur,

Je m'aperçois que je n'étais pas la seule à m'étonner de certaines phrases de votre « Préface » aux « Olympiques ». Des amis m'écrivent et parlent de « repentir », d'« anti-modernisme ».

Je persiste à croire que si vous associez aujourd'hui plus intimement que vous ne faisiez autrefois, l'idée de « nudité » et l'idée de « péché », c'est que vous prenez le christianisme plus au sérieux en 1931 qu'en 1924.

C'est d'ailleurs pour moi un perpétuel sujet d'étonnement de constater avec quelle sombre énergie vous persistez à vouloir être chrétien envers et contre tout.

Vos idées les plus profondes, tous vos sentiments, votre architecture intérieure sont, je ne dis pas, en dehors du christianisme, mais complètement opposés à lui, en guerre ouverte avec lui.

Je suis très occupée à mon livre sur vous. Savez-vous que ça me console un peu de mon échec d'amour, que ça me rend **presque** contente, de savoir que je puis vous offrir, quand même quelque chose? C'est surtout de donner qu'on a faim. Il ne sera pas question de « notes » ni de « sources » ni d'« influence » d'aucune sorte.

Si je veux écrire un jour à peu près proprement – et je le veux – il faut me débarrasser au plus vite de toute cette crasse universitaire.

Je m'aperçois d'ailleurs qu'il est beaucoup plus facile d'écrire sur Chateaubriand que sur vous. Le dernier chapitre surtout, où j'essaye d'indiquer le sens de votre évolution, est pour moi un casse-tête.

Je crois que vous vous orientez vers une conception héroïque de la vie, **mais avec la foi comme base** (foi en Dieu ou foi en un être).

Au revoir, divin ami. Dites bonjour de ma part à ce poivrier de Moustapha, et que j'aimais bien.

Alice Poirier

P.S Je voudrais qu'on parle de ma thèse dans les *Nouvelles Littéraires* :
Et gentiment. Comment faire ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

27 août 1931

Cher Monsieur,

Je me demande pourquoi vous ne dites rien. Peut-être avez-vous reçu une corne de taureau dans la région du cœur ?

Ou bien vous vous êtes retiré à la Trappe ? Ou bien, vous avez épousé une négresse ? Considérez ces inquiétudes, cher Monsieur, où vous plongez votre amie. Je ne pense pas que ce sont mes opinions religieuses qui vous ont indisposé.

Vous m'avez écrit en toutes lettres que vous ne croyiez pas en Dieu.

Moi j'y crois avec force. Je sacrifierais ma vie à Dieu à la seule condition qu'on continue à me laisser libre de l'adorer comme il me plaît. Quand, à onze ans, mes parents m'ont demandé si je voulais faire ma première communion ou non, et qu'ils m'ont laissée libre de dire « non », c'est ma ferveur en Dieu qu'ils m'ont conservée en même temps que ma liberté.

Je me connais bien : catholique à 11 ans, j'aurais été athée à trente. Je pense avec joie à l'éducation intelligente que j'ai reçue – et dans toutes les branches, et toujours avec un égal bonheur.

Il n'a pas existé pour moi de livres « pas pour jeunes filles ». J'ai pu tout lire, même à seize ans. Le résultat – je vous le signale pour le cas où vous auriez des enfants – c'est que ces choses qu'on ne me défendait pas, n'étaient parées à mes yeux d'aucun attrait spécial. Les histoires de sexe m'ont toujours profondément rasée. Je n'ai pas lu je crois dix romans dans ma vie.

Nous revenons de Vittel où nous avons passé trois semaines et nous repartons d'ici quelques jours, pour Font-Romeu. (1)

Cher Monsieur, vous êtes peut-être en Espagne, sur le chemin du retour ? Ce serait une grande gentillesse à vous, si vous en avez l'occasion, et si vous passez par- là, de venir me dire bonjour à Font-Romeu (grand hôtel, je pense.)

Je vous présenterais à mes parents qui vous aiment bien tout en trouvant que le mariage avec vous serait « une catastrophe ». Mais ils se trompent, bien entendu. Les parents, ça se trompe toujours.

A vous. Mille gentilleses. Voilà une petite fleur.

Alice Poirier

Note

(1) Font-Romeu-Odeillo-Via est une commune française, située dans le département des Pyrénées-Orientales en région Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées. Ses habitants sont appelés les Romeufontains et Romeufontaines.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

5/9/31

(Note : Ce texte est probablement le *brouillon* d'une lettre que Montherlant a envoyée à Alice Poirier. Ce brouillon est écrit au dos d'une lettre écrite à Mme Jorelle (?), à la même date, concernant des versements à effectuer.)

Verso du brouillon :

Mme Jorelle

le 5/9/31

Madame,

Nous sommes d'accord, Mr Gallon (?) et moi pour penser qu'il ne lui est pas possible, ne serait-ce qu'aux yeux des Contributions (illisible...) de signer une quittance à votre place.

Vous voudrez bien m'écrire quand vous pensez revenir à Alger. Il me semble que si cette date n'était pas trop éloignée, nous pourrions attendre votre retour pour effectuer ces paiements, ce qui m'éviterait l'attente toujours interminable à la poste, les frais de mandat assez élevés pour plus de deux mille frs etc...

Veuillez agréer, Madame,

Au recto du brouillon : le texte destiné à Alice Poirier ::
En tête à gauche :

Qu'est-ce que c'est que cette idée de mariage ? Comment diable vous êtes- vous fourrée cela dans la tête ? Le doctorat ne vous a pas familiarisée avec les réalités. J'aimerais mieux mourir que me marier.

Chère Mademoiselle,

Excusez-moi si je ne vous ai pas répondu plus tôt mais je ne suis pas très écrivassier.

J'ai lu le Nietzsche. Merci. Mais c'est un livre très médiocre. Le plus mauvais, je crois, que j'aie lu sur N.

Vous avez des idées bien jeunes sur le nudisme. C'est un faux et trois fois faux paradoxe, malgré ses apparences distinguées, que celui qui veut qu'un corps entièrement nu soit moins désirable qu'à demi vêtu. Croyez que j'ai une grande expérience de tout cela. Le nu n'a nullement besoin d'être intégral pour être esthétique non plus qu'hygiénique.

Non plus d'accord sur la religion. Je ne crois pas en Dieu, et moins encore aux prêtres. Mais

1. L'Évangile est tout de même une grande chose.
2. Quand la spiritualité disparaît de partout, il faut bien reconnaître que l'Église est un de nos deux refuges. C'est très regrettable. Mais on hésite à vouloir la destruction de l'Église, à cause de cela.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

11 septembre 1931

Cher Monsieur, je vous remercie d'être franc.

Au moins, quand vous dites des choses bonnes – ce qui vous arrive d'ailleurs rarement – je suis sûre que vous les pensez. Et puis, il y a de l'orgueil dans la franchise – ce qui n'est pas pour me déplaire.

Nous ne sommes pas d'accord – mais pas du tout – sur la religion. Je vous répète que je crois en Dieu, que je parierais ma vie, les yeux fermés, sur cette conviction. Je ne vois pas le rapport avec vous qui dites ne pas croire. Ce qui d'ailleurs me surprend. Comment pouvez-vous ne pas avoir l'intuition de Dieu si vous croyez à la vie noble (et vous y croyez) ?

Ceci me rappelle une pensée de Chateaubriand et qui m'a, dans le temps, tellement scandalisée. Ce monsieur déclare quelque part que Dieu serait le plus effroyable des tyrans s'il n'y avait pas de distribution des prix après – la mort. Est-ce que cela ne vous révolte pas ? C'est une des raisons pourquoi je n'aimerai jamais entièrement Chateaubriand.

Je préfère cent fois Renan ou Nietzsche.

Je me demande ce que vous vous êtes à vous-même vissé dans le crâne. Cette obstination à ne pas vouloir vous marier, malgré toutes les chances de bonheur, frise la folie furieuse. Notez que je me fous du mariage comme de mon premier caleçon.

Nous sommes et nous resterons amis puisque c'est ce qui a l'air de vous faire le plus de plaisir. Cela me fait plaisir à moi-même.

Vous me connaissez : j'édifie ma vie sur ces deux grandes passions qui sont miennes si profondément, le goût de la grandeur et le goût de l'amour.

Et comme j'ai l'esprit tourné à la joie, il arrive que si je ne suis pas satisfaite par l'une, je me rattrape sur l'autre. Vous voyez la bonne nature. Au fond j'ai autant de joie à me savoir digne de votre estime et de votre tendresse que j'en aurais si vous me permettiez de couvrir de baisers votre visage.

Puisque vous le désirez, je veux être pour vous comme une bonne colonne sur laquelle vous pourrez vous appuyer, prendre pied. Vous avez surtout besoin d'avoir **foi** en quelque chose.

Cette foi je vous la donne, je fais tout ce que je peux pour que vous l'ayez. Vous pourrez porter dans votre cœur la confiance en moi comme une chose divine, sacrée, que jamais, jamais je ne trahirai. N'est-ce pas quelque chose, cela, quelque chose qui puisse me rendre heureuse et fière ?

A vous,

Alice Poirier
Font-Romeu, 11 septembre 31

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 19 décembre 1931

Eh bien, cher Monsieur, comment allez-vous ? Je vous souhaite une bonne fête de Noël, la paix et la joie.

Je suis contente de vous dire que le travail sur vous avance. Sur trois chapitres (A Vol d'oiseau – Simplicité – Complexité-), j'ai déjà écrit le premier et une partie du deuxième. C'est d'ailleurs ma seule occupation en attendant le départ pour l'Amérique. Vous verrez que cela sera beau, une des meilleures choses qu'on ait écrites sur vous. Malheureusement un peu rasant (à mon avis).

Si vous étiez ici, je vous montrerais le premier chapitre et vous me diriez vos impressions. Je puis encore apprendre.

Cher Monsieur, au revoir. Il y a quelque chose de délicieux entre nous et qui tient malgré la « crise ». C'est cette confiance sûre que je mets en vous, et que vous pouvez mettre en moi. Qui de nous aime le mieux ? **Il y a des jours où je pense, avec bonheur, que c'est peut-être vous. (1)**

A vous. Simonne Ratel (ma petite camarade de classe au lycée Racine, vous saviez ?) me charge de ses amitiés pour vous,

Alice Poirier

Note

(1) Cette dernière phrase reçoit un double zéro de Montherlant dans la marge !

ooo

1932

oooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Fez, 6 janvier 1932

Chère Mademoiselle,

Mon retard à vous répondre est dû à mes déplacements. Je viens de passer un mois dans le Sahara, comme l'an dernier.

A quand le départ pour l'Amérique ? Je ne vous l'envie pas. Je ne puis dire que je regrette la France, ni que je souhaite d'y revenir. Je reviendrai peut-être, pourtant, cette année.

J'ai écrit 600 pages de la Rose de Sable, sur 700 environ. Mais je n'écris qu'à mes moments perdus. J'ai mieux à faire.

Je suis heureux de penser que vous n'avez pas abandonné l'idée de votre travail sur moi. Il ne se passe guère d'année où trois, quatre personnes ne me disent qu'elles écrivent un livre sur moi. Puis ces livres s'envolent en fumée.

Vous avouerez-vous qu'à certains instants j'ai cru que le vôtre n'existerait jamais que dans votre esprit ?

J'ai achevé votre Chateaubriand avant de quitter Alger. Il y a en vous une grande force qu'il est un peu regrettable de voir perdre avec des Américains. En même temps, vous avez besoin d'un contact avec la vie plus étroit. Vous avez, je crois, un peu trop vécu dans les livres.

Bien cordialement vôtre

Montherlant

(Fez. Poste restante)

oooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

13 janvier 1932
Menton
Alpes-Martimes

Cher Monsieur,

Fâché ? Mais cette supposition me fait sourire : pourquoi seriez-vous fâché ? Je suis ici à Menton jusqu'à la fin de la semaine prochaine et je profite de la pluie, ou de nuits tôt venues pour travailler à mon bouquin sur vous. Le reste du temps, je trempe mes pieds dans la mer : c'est ce que j'appelle établir les contacts avec l'âme du monde.

Une chose me tracasse : je voudrais consacrer deux ou trois pages à la sexualité d'Alban. Vous savez que J. Sandelion a commencé. Mon idée sur ce point diffère de la sienne du tout. Loin de supposer une « sexualité de décadent » (?), je pense qu'Alban doit être, dans une certaine mesure, hermaphrodite. L'idée m'est venue en lisant un article de mon dictionnaire médical allemand où il était dit que les hommes avaient en eux atrophiés, tous les organes féminins. Je suppose que chez les

génies, ces organes féminins sont beaucoup moins atrophiés que chez les autres hommes.

En tout cas mon hypothèse expliquerait bien des choses :

1°) la tendance d'Alban à se suffire.

2°) son totalisme.

3°) la féminité d'Alban (idées sur le bonheur, etc...).

Cher Monsieur, je voudrais bien que vous me disiez si cette hypothèse est plausible. Si c'est idiot, autant ne pas me rendre ridicule, et vous par la même occasion. Vous savez que je n'ai aucune expérience personnelle sur ces choses et qu'il est très possible que je me trompe.

A vous,

Alice Poirier

Je voulais vous parler de Gandhi. Mais ce sera pour une autre fois. Vous savez que j'ai définitivement abandonné le catholicisme pour me convertir à la doctrine de Gandhi ? Enfin quelque chose que l'on puisse croire sans se prendre soi-même pour un imbécile ! Je pense que le christianisme se meurt et que dans 200 ans, si le monde n'est pas athée, il sera gandhiste.

Khosroès, que j'ai amené avec moi à Menton, vous donne un baiser. Savez-vous que la religion de Gandhi comporte le « culte de la vache » ? Je suppose qu'elle comporte aussi le « culte du chat » ; de telles choses me séduisent au plus profond.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Menton 27 janvier 1932

Cher Monsieur,

Nous avons décidé de prolonger notre séjour à Menton.

J'ai remarqué que je disposais de plus de temps ici qu'à Paris pour continuer mon livre sur vous. Il est bien entendu que je le termine avant de partir pour l'Amérique.

Quand je n'écris pas, je fais des ascensions. Et vous, comment passez-vous le temps qui n'est pas consacré à La Rose de Sable ? Etes-vous assez solide et encore assez svelte pour faire 20, 30 kilomètres à pied sans vous fatiguer ?

J'ai beaucoup aimé Fès où j'ai passé trois jours, en 1929. Quand je sortais par la porte Bab Guissa, j'étais suivie par une nuée de gosses, qui ne me quittaient plus. Connaissez-vous ces pervenches bleues qui poussent le long des chemins dès qu'on s'éloigne des remparts ? Nous en revenions les bras chargés, les gosses et moi.

A propos, j'ai une idée. Papa va avoir l'occasion de retourner au Maroc en mars prochain et il ne tient qu'à moi de l'y accompagner. Je resterais, comme en 1929, deux ou trois jours à Fès, et si vous étiez gentil, vous viendriez me chercher le matin à mon hôtel.

Nous nous promènerions dans la ville arabe où je me perds toujours quand je suis seule. Je pense aussi que je vous verrais plus naturel, plus vraiment gai dans un pays que vous aimez que vous ne l'êtes à Paris ; un historien ne devrait pas rater cela.

Au revoir, cher Monsieur.

Ayez l'amabilité de me dire votre avis sur cette idée qui me paraît à moi, géniale. Si nous prenons un thé à la menthe, je payerai la moitié,

Alice Poirier

Etes-vous comme moi ? Je passe mon temps à édifier, dans mon esprit, de fragiles palais, de rêves où toutes choses seraient parfaitement innocentes et délicieuses. Ensuite j'essaye de transposer mon rêve dans la vie. Vous rappelez-vous le « cabanon » ? (1). Tout avait été médité, préparé dans ses plus petits détails près de douze mois à l'avance.

Note :

(1) Le cabanon ? Une surprise d'Alice réservée à Montherlant lors de la première visite de l'écrivain chez elle ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Mardi 18 avril 1932

Cher Monsieur, (1)

Je souhaite que vous n'ayez pas d'embêtements. Votre dernière lettre, si courte, m'a l'air moins gaie que les précédentes. Mais l'essentiel est que vous soyez en vie.

Il y a des jours où il m'arrive de remercier à genoux, pénétrée de joie à l'idée que vous n'avez pas été tué pendant la Guerre. Comment oserions-nous parler de « drame » après celui-ci ? Pour moi, je m'en sens incapable.

Mon voyage aux Etats-Unis ? J'y ai un ami américain qui était à Paris l'an dernier, qui est retourné chez lui, et qui s'occupe de me chercher une place.

Quand il l'aura trouvée, je partirai.

Mon livre sur vous est en excellente voie et j'en suis contente. Il y a deux chapitres écrits sur trois.

J'aurais aimé lire les épreuves de votre Rose de Sable avant de terminer le troisième chapitre. Quand donc paraîtra votre livre ? Vous me disiez, en janvier, que vous n'aviez plus que cent pages à écrire. Voulez-vous que je vous envoie le manuscrit de mon livre sur vous ? Vous devriez le lire pour me dire votre avis et, au besoin, vos objections.

Mais je n'ai qu'un exemplaire et j'ai la frousse que la poste me l'égare. Est-ce que vous ne songez pas à venir à Paris, cher Monsieur ? Comment vais-je faire pour l'impression ? Je n'entends rien à ces choses et vous pourriez m'être utile.

Je vous souhaite une bonne fête. La mienne approche aussi : je suis née exactement quatre ans et dix-sept jours après vous.

Je me dis (2) que dans les trente-cinq ans de vie qui nous restent, c'est bien le diable si je ne parviens pas à vous obtenir (3) au moins une fois. Et si je vous obtiens une fois, ma vie n'est pas perdue.

C'est le seul genre de liberté qu'une femme de mon espèce puisse avoir, de construire de ses mains nues sa destinée, puis après avoir assemblé, parcelle après parcelle, tout le haut édifice, de ne pas reculer devant l'accomplissement.

La puissance, Henry. Je n'ai jamais aimé que cela. Il n'y a que cela qui soit susceptible de me mettre les larmes aux yeux. Sans avoir jamais éprouvé ni « désir », ni « chute » d'aucune sorte, je me précipiterais dans l'amour comme d'autres, face à l'ennemi, s'élançant à la mort : par courage.

A vous,

Alice Poirier

Ce pauvre Khosroès ! Il faisait pipi avec difficulté. Alors je l'ai mené chez le vétérinaire qui a diagnostiqué, pour 25 francs, une néphrite. Ce serait gentil à vous de revenir à Paris pour pouvoir l'embrasser avant sa mort.

Notes

(1) En tête de la lettre, Montherlant, à l'encre violette, a écrit : « *Bon* » et « *Il se présente à elle comme on joue avec un enfant* »

(2) Marge à gauche tracée au crayon rouge par Montherlant

(3) Montherlant dessine un double zéro !

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Jeudi soir
Printemps 1932

Cher Monsieur,

Vous avez bien fait de me donner vos notes. Je n'ai pas d'utilisation pour ce que vous dites sur Pascal et sur la Poésie, mais le reste peut me servir. Comme vous êtes simple, et droit, et pur !

Quand je pense que j'allais écrire que vous ne croyiez à rien, que c'était là le drame de votre vie. Mais vous croyez au travail et au plaisir. Et il me semble que c'est suffisant.

Je suis heureuse que la « crise » soit passée pour vous.

Un seul point noir : si vous étiez malade, qui vous soignerait ? Et quand vous mourrez, qui vous tiendra la main ? Il faudrait que l'on vous laisse votre liberté entière – puisque c'est là votre joie – mais quand même que vous puissiez prendre une sorte d'assurance contre ce risque de maladie ou de mort.

Je pense comme vous que le mythe de l'immortalité de l'âme est le plus odieux, le plus néfaste bobard que les hommes aient jamais osé fabriquer. Il n'y a pas une chance sur cent mille. Et puis ne trouvez-vous pas que les chrétiens sont des gens bien peu raisonnables ?

Maudissant la vie tout le long de leur vie, et jusqu'au blasphème, et jusqu'à la méconnaissance (que je trouve, moi, scandaleuse) des choses les plus délectables. Ils ne sont pas si tôt morts qu'ils s'inventent une immortalité !

Pour ma part, j'aime la vie, je tâcherai de réaliser, avec le plus d'originalité possible, ce qui est en moi, mais je serai bien contente, au soir, de me reposer.

Le néant, loin de me révolter, me prouve la bonté et la sagesse de Dieu. Il faudrait apprendre à aimer Dieu pour ce qu'Il donne en réalité, et non pas toujours imaginer un Dieu à notre fantaisie (qui nous condamnerait, toute l'éternité, à gratter de la viole et à beugler des cantiques : Voyez-moi ça !)

Comme si les choses n'étaient pas infiniment meilleures et plus belles comme elles sont ! Comme si ce n'était pas plus beau de jouir des fleurs ici-bas, et du soleil, et de vos yeux, et de la frimousse de Khosroès, et ensuite de se reposer !

L'histoire du Pari (1) est bête, je le trouve aussi. Ou bien alors, parions pour le bonheur ici-bas. Comment admettre un seul instant (sans se prendre soi-même pour un imbécile) que je vais être condamnée à une éternité de douleurs parce que j'aurais eu du plaisir à mon jardin, parce que je vous aurais aimé, et parce que j'aurais embrassé mon chat,

Je ne vois vraiment pas ce que vous pouvez aimer dans le christianisme. Il n'y a pas une seule chose qui ne me hérise. La charité, la seule chose belle, est déjà chez les Anciens.

A vous,

Note

(1) *Le Pari* de Pascal

Alice Poirier

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Alger, 12-4-32

Chère Mademoiselle,

J'ai été récemment au Maroc, et ne compte pas y retourner pour le moment. Et votre départ pour les Etats-Unis ? Et vos travaux ? Vous ne me parlez pas de vous.

Bien cordialement vôtre

Montherlant

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 2 mai 1932

Cher Monsieur,

J'ai lu dans *L'Intransigeant* de vendredi que vous étiez rentré. Moi-même, je pars la semaine prochaine pour un voyage aux Baléares. Voulez-vous passer demain vers cinq heures à la Bibliothèque ? Je vous apporterai mon manuscrit.

Cordialement à vous,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Samedi soir
7 mai 1932

Cher Monsieur,

Je suis contente que mon petit ouvrage vous ait plu. Je voudrais qu'il puisse nous rendre service, à vous et à moi. D'ailleurs tout l'intéressant reste à dire, dans le dernier chapitre.

Si cela ne vous fait rien, j'aimerais mieux que vous veniez vous à la maison ; je crains de vous déranger.

Téléphonez-moi, voulez-vous ? Je suis tous les matins chez moi.

A vous,

Carnot, 18-58

Alice Poirier

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

7 mai 1932

Chère Mademoiselle,

Votre étude m'a fait un grand et véritable plaisir, ce qui n'est pas de trop au milieu des ennuis que je traverse : je vais peut-être être opéré d'un éclat d'obus reçu à la guerre. Comme je ne suis pas très ingambe en ce moment, je vous propose de vouloir bien venir causer avec moi, Mercredi par exemple, à 5h ½, chez moi.

Réponse s.v.p. et merci encore : votre étude est pleine de choses fines et justes.

Bien à vous, Montherlant

samedi

ooooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

10/5/32

Chère Mademoiselle,

Je devrai quitter chez moi demain à 6h, 6h ¼. Voudriez-vous donc venir, si vous le voulez, à 5h ou même 5h moins 1/4. (pas avant).

A vous

Montherlant

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 15 mai 1932

Cher Monsieur,

Je pars à la fin de la semaine. Il faut que je vous rende vos papiers. Voulez-vous venir les chercher mercredi ou jeudi dans l'après-midi ?

Nous causerons et vous n'aurez pas besoin de faire le gracieux. D'ailleurs, plus vous êtes gosse, et simple, et naturel, plus je vous aime. Vous n'avez pas besoin de faire d'embarras pour moi. Je vois en vous une sorte de gand Khosroès.

Pour en revenir à mon livre, après ce que vous m'avez dit, et après lecture de vos notes, j'ai trouvé urgent de bouleverser toute l'économie de mes chapitres.

Je vois très bien 4 chapitres (au lieu de 3).

-la Préface

-1920-1925 – le 1^{er} Montherlant. (ajouts de Montherlant: (la jeunesse), avec elle se termine la passe du sport. J'ai fait acte de catholicisme encore en 1925. Les Bestiaires en 3 mois.)

-1925-1930 – la crise (dont le sommet est 1926-1927 par elle se termine la passe des courses de taureaux)

-1930-1933 – La Rose de Sable (la maturité)

En attendant que vous me laissiez lire vos épreuves, j'ai tous les éléments pour vous étudier jusqu'en 1930.

A bientôt. Un petit coup de téléphone s.v.p pour que nous décidions du jour où vous viendrez.

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

23 mai 1932

« La Corcelle »

Par St Martin d'Auxigny

Cher.

Cher Monsieur,

Nous sommes arrivés ici samedi soir. Voilà plus de deux ans que nous n'avons pas mis les pieds dans ce « château », d'ailleurs décidés depuis longtemps à le vendre : n'avez jamais de propriété. Le sentiment quand viennent les vacances, de devoir y aller, d'être en quelque sorte obligés d'y aller, n'est pas supportable. Les gens vous regardent avec envie : « Comme tu es heureuse d'avoir un château...comme tu es favorisée... », etc..., etc..., et on a envie de les gifler.

En fait de bonheur j'ai passé toute la journée d'hier à batailler avec les araignées et avec la moisissure. Avec cela, il pleut.

Je suis très ennuyée que votre lettre se soit perdue. Moi qui les conserve dans un coffret incrusté de nacre, et numérotées soigneusement ! Il y a vraiment peu de chances que nous la retrouvions, je n'ai aucune illusion là-dessus.

Entretiens, j'ai réfléchi à ce que j'allais vous demander. J'envisage, pour mon livre, non plus seulement trois chapitres, mais quatre. J'écrirai le quatrième quand vous m'aurez donné les épreuves de la Rose de Sable.

Il faut faire les choses convenablement. Et puis, si je me fous de la question « argent », par contre j'aime la gloire. L'idée qu'on pourrait me remarquer m'est très agréable.

Ce que vous avez lu constituerait donc le premier chapitre (Préface si l'on veut) et seulement le début du deuxième chapitre. Voici d'ailleurs le plan tel que je l'ai modifié :

1^{er} chapitre A Vol d'oiseau. – (écrit)

2^{ème} chapitre 1920-1924

Simplicité et primitivité.- (écrit)
Héroïsme.-
Position à l'égard de la Religion.-
Position à l'égard de la Gloire.-

3^{ème} chapitre 1925-1930

Révision des valeurs.-
Retour au Christianisme.-

4^{ème} chapitre 1930-1932

En ce moment, je bute sur cette idée d'héroïsme.

Vous savez que je donne à ce mot un sens très fort : l'héroïsme pour moi, c'est la personnalité haussée au plus haut degré et ceci grâce au voisinage de la mort librement acceptée. « *Une corne d'abondance est dans la vie menacée* » : cette phrase de vous dit exactement ce que je veux dire. J'aimerais que vous fassiez une petite liste de vos idées d'avant 1925 qui pourraient se grouper autour de cette idée-là. Vous m'aideriez beaucoup dans mes recherches.

Je voudrais aussi savoir si votre guérison morale (1930-1932) ne correspond pas à une sorte de mort de l'héroïsme ?

Nous rentrons jeudi et je vous téléphonerai vendredi si tôt levée.

A vous très affectueusement,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

2 juin 1932

(Note : Montherlant a inscrit, un X à l'encre violette, en-dessous de la date de cette lettre, et cette phrase :
« *Contente que je sois « réservé » !* »

Cher Monsieur,

Je ne lis que rarement l' *Intran* depuis votre retour ; aussi c'est par un véritable hasard que je suis tombée hier sur la petite note. J'ai été très surprise et très contente à la fois ; merci, cher Monsieur, de votre gentillesse.

Je pense seulement que j'aurais pu ne pas la lire et que vous eussiez peut-être été étonné de mon silence. Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

Je suis plongée dans la lecture de vos Argus. Quand j'aurai fini, je passerai avec l'auto et je les déposerai chez votre concierge : ne vous inquiétez de rien. Je constate seulement que vous ne m'avez donné qu'une partie et qu'il manque les années 1922-1925. Ce doit être l'autre cahier noir auquel vous faisiez allusion.

Je voudrais vous parler d'amitié ; mais les choses bonnes n'ont pas besoin qu'on les proclame. (1)

Si vous savez tout ce que je mets dans votre silence ! Le délicieux, c'est de penser que je ne me trompe peut-être pas. Je suis heureuse de vous connaître personnellement : jamais je n'aurais cru que vous puissiez être si réservé et cela a été pour moi la plus exquise des découvertes. Réserve = puissance, aussi bien chez l'homme que chez la femme. (2)

Au revoir, cher Monsieur. Très affectueusement à vous,

Alice Poirier

Notes

(1) Montherlant en marge dessine un double zéro.

(2) Double traits verticaux tracés en marge à gauche par Montherlant, au crayon rouge et à l'encre violette.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

7 juin 1932

(Note : au-dessus de la lettre à côté d'un X violet, Montherlant écrit au crayon rouge *RIEN.*)

Cher Monsieur,

Je porterai demain chez votre concierge les petits papiers dont vous pouvez avoir besoin. En ce qui concerne les gros cahiers, je ne suis pas au bout : laissez-les-moi.

J'ai lu votre « Carnet d'un Blessé » où j'ai trouvé pas mal de réflexions profondes (qui ne me paraissent d'ailleurs pas toutes écrites en 1917 ?) mais :

1°) s'il en est encore temps, ne faites pas imprimer que « la phrase *j'ai pleuré et j'ai cru* » est ce qu'il y a de plus bête dans la littérature française ». C'est tout à fait faux. Et cela vous ferait écharper.

2°) ne dites pas, je vous en supplie, que vous voudriez être enterré sous les latrines municipales. Il y a des personnes à l'esprit peut être un peu borné, mais gentille au fond, que cela blesserait. Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire qu'on mette une croix sous votre tombe ? C'est plutôt attendrissant, à mon idée.

Cher Monsieur, encore quelques remarques, si elles peuvent vous servir (je deviens tout à fait pion) :

Savez-vous qu'un certain André Bernis (1) a publié une « *Rose des Sables* » dans la Revue de France de nov. et déc. 1931 ? Pourquoi ce triste individu vous a-t-il pris votre titre ? Cela ne vous gêne pas ?

Autre chose. Vous citez cette phrase de Montalembert « J'ai pour l'avenir tout un plan de sacrifices, qui me plaît » et vous me sautez aux yeux quand je vous dis que cette phrase est de Chateaubriand. Vérifiez aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, éditions Biré, t.V, p.276. Quand j'affirme que toutes vos citations sont fausses ce n'est pas à la légère, je vous le jure. Vous êtes poète et vous voulez jouer au pion, quelle horreur ! Laissez ça aux docteurs-ès-lettres.

J'ai vu hier « Mädchen in Uniform ». Larmes. Torrents de larmes.
Le grand art : une émotion presque étouffante obtenue avec des moyens d'une simplicité extrême.

Avez-vous remarqué (c'est une idée à moi) que les plus beaux passages sont ceux où se traduit non plus l'émotion individuelle mais une émotion collective et envisagée dynamiquement. La scène du baiser au dortoir quand les jeunes filles s'allument, l'une après l'autre, quand toute la masse d'âmes prend feu. Et puis la fin, la ruée vers l'escalier, le même nom répété dix et vingt fois, l'angoisse croissante.

Avez-vous vu dans le journal *Le Matin*, d'aujourd'hui, l'article sur l'Allemagne ? Pour une fois quelque chose de bien.

Au revoir, cher Monsieur, dire que j'avais l'intention de vous parler d'amitié et du jour où vous viendrez voir les roses de mon jardin ! Mais ce sera pour plus tard. **Je baise vos yeux et les cils de vos yeux.** (2)

Alice Poirier

Notes :

(1) André Bernis (1898-1959): écrivain français, officier de marine, pseudonyme d'André Bienaimé.

(2) Un trait épais à l'encre violette tiré par Montherlant dans la marge à gauche de cette phrase.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

9 juin 1932

Cher Monsieur,

Vous pouvez vous rassurer tout à fait. La dernière phrase de ma lettre ? De la gentillesse et de la poésie. Rien de plus (s'il y avait quelque chose de plus, je vous le dirais. Cette manie d'attacher de l'importance à ce qui n'en a aucune ! Je vous donnerais un baiser comme je vous tends la main.) (1)

Je suis plongée dans la lecture de vos Argus. C'est un merveilleux instrument de travail et mes idées naissent et se développent au contact des idées des autres. Quand j'aurai fini cette laborieuse lecture, je vous dirai mes conclusions.

Quel tapage autour de votre nom, cher Monsieur !

Mais j'ai remarqué que les critiques les plus favorables et les plus affectueuses venaient de gens qui vous connaissaient personnellement.

C'est-à-dire que vous valez mieux que votre renommée.

A vous, Alice Poirier

Note :

(1) Montherlant trace au-dessus de la lettre un grand X violet, et le premier paragraphe de la lettre reçoit un long trait violet sur toute sa hauteur.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 10 juin 1932

(note: un grand X tracé à l'encre violette par Montherlant au-dessus de la lettre).

Cher Monsieur,

Je voudrais essayer de préciser (pour moi-même et pour vous) ma position devant la « sensualité ». Il n'est jamais inutile de définir ses façons de penser. Si ce n'était que pour rester maître de soi-même.

Ainsi, écoutez-moi.

Je vous ai dit hier que « je vous donnerais un baiser comme je vous tends la main ». Est-ce vrai ? Je pense que c'est vrai. Je ne mens jamais. C'est donc que j'accorde à la « sensualité » une importance tout à fait secondaire. **La poursuivre avec acharnement ou bien, au contraire, s'en défendre comme d'un péché me paraissent également vains. La « sensualité » ce doit être, j'imagine, un peu comme croquer une noisette.** (1). J'aime beaucoup les noisettes mais je n'ai pas l'idée de bâtir là-dessus une philosophie.

Si même, pour une raison ou pour une autre, je n'ai pas l'occasion d'en croquer, je m'en passe. Je ne vais pas pleurer pour ça. La « sensualité » ne mérite pas tant d'histoires ; c'est le moins qu'on puisse en dire. Et c'est bien là mon idée.

(Remarquez que je suis là encore en guerre contre cet épouvantable christianisme qui invente de toutes pièces un soi-disant « péché » qui n'existerait pas sans lui. Le christianisme est plein de « pudeur » et trouble. Je suis sensuelle et pure).

Et pourtant. Et c'est là que je bute contre moi-même, que je voudrais que vous m'aidiez à faire un peu de lumière.

Comment se fait-il que tout en proclamant que « je vous donnerais un baiser comme je vous tends la main », je ne l'aie jamais fait ? Et ceci, notez- le bien, sciemment, volontairement, de tout l'appui de ma raison. Comment cela se fait-il ?

La « pudeur » ? Il n'en est pas question pour moi. C'est d'ailleurs un sentiment que je méprise. Le manque de désir ? Mais j'ai de vous un désir sain, joyeux, frénétique, et d'ailleurs parfaitement avouable (sans trace de trouble). Alors ?

Eh bien, voici mon idée. Je crois que la sensualité qui n'a, en elle-même, pas plus d'importance que le boire ou le manger, qui mérite à peine qu'on en parle, en acquiert, soudain, une immense, dès qu'on la supprime volontairement. Alors, elle rayonne sur l'âme, ce qu'elle ne faisait pas avant. Je vous parlais l'autre jour du bonheur que donnait votre réserve. Votre réserve et ma réserve. Les deux. J'ai l'impression que nous pourrions faire une chose, que nous ne la faisons pas – (volontairement) – et qu'en ne la faisant pas, nous triplons notre joie. D'où mon rayonnement quand je vous regarde.

A vous. J'espère que ma façon libre de parler des choses ne vous déplaît pas. D'ailleurs si ça vous déplaît, tant pis pour vous ! C'est que vous êtes idiot.

Alice

Note

(1) un trait vertical au crayon rouge de Montherlant dans la marge.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 14 juin 1932

Cher Monsieur,

L'objet de la critique ? Il n'y en a qu'un seul à mon idée qui est de comprendre. Un bouquin de vous c'est, à mes yeux, ce qu'est aux yeux du petit garçon de douze ans son appareil de T.S.F Il veut voir comment ça fonctionne. Il n'aura de cesse qu'il n'ait tout démolé, emmêlé les fils, déplacé les contacts, pour ensuite tout remettre en ordre.

Je pense que l'écueil de la critique, c'est de trop souvent s'écarter de cette vue objective des choses. Vous connaissez la phrase – standard : « Le critique doit donner son impression personnelle ». Rien ne me paraît plus faux.

Il est trop évident que je trouve « sublime » ce qui me ressemble et idiot ce qui ne me ressemble pas : qu'est-ce que cela prouve ?

Bernardin de Saint Pierre est sans doute digne d'intérêt en dépit de mon abomination pour lui.

Je suis plongée dans vos gros volumes (1) ce qui n'est pas précisément une sinécure. D'autant plus que je m'astreins à tout lire.

J'ai remarqué avec tristesse que mes chers communistes avaient de vous une opinion idiote. Est-ce que je pourrais voter pour eux aux prochaines élections ? Est-ce qu'il n'y a pas en moi quelque chose qui protesterait si je votais pour eux ? Quelle plaie, la politique.

J'affirme que pas un homme honnête (à moins d'être un imbécile) ne devrait se fourrer là-dedans. Et notez bien que je ne parle que du simple électeur.

Autre chose et qui vous concerne. J'ai constaté chez vous, un effort de sincérité plus grand à mesure que vous vieillissez. Deux choses me font plaisir : vous avez abandonné le catholicisme qui est une discipline périmée, détestée aujourd'hui parce qu'il y a de plus haut ; vous avez lâché le chauvinisme et la réaction qui sont, dans leur genre, aussi périmés que le catholicisme.

Tout ceci est très bien. C'est surtout bien que vous l'ayez fait non pour suivre des gens, mais pour être propre envers vous-même.

A vous, Don Enrique (*).

Est-ce que vous vous ennuyez à Paris ? Si vous ne vous ennuyez pas, je vous laisse tranquille. Sinon venez me voir dans mon jardin ; vous caresserez le chat et je prendrai des photographies de vous.

Alice Poirier

(*) Prière de ne pas trouver cette appellation « pénible ». J'appelle ça la « alegria ». Cela ne tire pas à conséquence.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 19 juin 1932

Cher Monsieur,

Votre charmant souvenir m'a beaucoup touchée, l'idée que dans l'affairement du départ, vous ayez pu encore penser à moi. Je vous remercie et je mets ces « Trois images de l'Espagne » à côté de « L'Epilogue aux Fontaines du désir » dont vous

m'avez fait cadeau – vous souvenez-vous ? – en mars 1929, peu de temps avant que nous nous rencontrions.

Je pense qu'il y a une chose douce entre nous ; c'est la certitude que j'ai de votre amitié et cette autre certitude que la conserver dépend de moi. Au fond, la vie, ce n'est vraiment pas si mal. (1)

Je reste à Paris tout le mois de juillet mais en Août je serai certainement partie ; il se pourrait donc que nous dussions attendre jusqu'en septembre pour nous voir. Entretemps, je finis d'écrire les deux articles que vous m'avez demandés pour les Revues. J'intitulerai le premier « La Simplicité » et « La Primitivité » chez H. de M » ; Il est presque entièrement rédigé. Pour le second « H de M. de 1925 à 1930 », j'ai maintenant tous les matériaux.

Au revoir, cher Monsieur, bon voyage. J'espère que la chaleur excessive ne vous incommodera pas.

Alice Poirier

P.S

Excusez cette pitoyable chicane mais j'ai remarqué une faute d'orthographe qui revient sans cesse dans vos écrits – même dans vos lettres, ce qui montre bien que ce n'est pas une faute du typographe. Vous écrivez « appeler » ou « rappeler » avec 2 L. Pourquoi cela ? Et pourquoi ne vous l'a-t-on jamais dit ?

Quelle est donc cette « haute personnalité du monde politique » qui a préfacé votre Rose de Sable ? Vous ne m'en aviez pas parlé. Est-ce que vous avez rédigé ces conférences sur la « guerre » que vous voulez faire en Allemagne ? J'aimerais bien les lire ; je vous dirais ce qu'en pensent mes compatriotes.

Je puis d'ailleurs vous affirmer, dès maintenant, que vos scrupules concernant la traduction en allemand de l'Exil étaient tout à fait injustifiés. Ces scrupules vous honorent mais il est bien sûr que les Allemands ont dû se tenir les côtes. Qu'une mère s'oppose à l'engagement de son fils, c'est humain ; aucune cervelle allemande n'aurait songé à mettre là-dessous autre chose, à faire d'autres déductions.

Note

(1) Marge à l'encre violette tracée par Montherlant à gauche de ces phrases.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Alger 4.8.32

Chère Mademoiselle Poirier,

Oui, je devais revenir. Mais j'ai décidé d'aller « en opérations » au Maroc sitôt qu'il y aura qqch. d'intéressant. Je ne pense pas que ce soit avant Octobre, et, étant donnée la saison, j'ai jugé inutile de revenir passer l'été en France.

Je serai de toute façon rentré à Paris, pour longtemps, en novembre, et vous communiquerai alors le ms. de la Rose. Qui me tourmente beaucoup, moralement. Est-ce bien le moment de jeter la pierre à l'œuvre de mon pays ? Je suis cruellement écartelé entre des devoirs différents, et maudis d'avoir choisi jadis ce sujet.

Et vous, avez-vous des projets américains pour la rentrée ?

Je suis plongé dans Thucydide, qui est bien ennuyeux. Je crois qu'il n'y a que vous et moi qui puissions être aussi peu dans notre temps. Car les idées artistiques de Chateaubriand, et la stratégie de Phormion (1), cela se vaut comme importance.

A vous,

Montherlant

Note :

(1) **Phormion** est un général et amiral athénien avant et pendant la guerre du Péloponnèse

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

6 Août 1932

Cher Monsieur,

Si vous hésitez entre deux voies à suivre, pour votre Rose ou pour quoi que ce soit au monde, je me permets de vous conseiller de suivre la voie qui vous apportera le plus de souffrance. C'est la meilleure aux yeux de Dieu.

C'est bien long novembre et cela me retarde pour finir ce livre. J'espère que vous ferez votre possible pour être à Paris en octobre ; alors je vous remettrai les deux articles promis, d'une vingtaine de pages chacun, et que vous pourrez donner à des revues.

Faut-il vous l'avouer ? Je trouve que ma prose pâtit, du fait d'être découpée en articles. Je pense le livre en bloc, dans son unité, un chapitre épaulant l'autre. Si vous séparez ces articles détachés de ce qui les entoure, ils perdent une partie de leur valeur. Par contre publier des articles dans des revues contribuerait à me sortir de l'obscurité regrettable où je moisis.

Saviez-vous que le « *Correspondant* » m'avait demandé, il y a quelques mois, un article d'une quinzaine de pages sur Chateaubriand ? Je n'ai encore pas eu le temps de l'écrire : cher ami, vous êtes absorbant.

A propos, il faut de toute façon que je consacre un chapitre à votre Style. Est-ce que vous pourriez me donner quelques indications d'idées ? Je pense que vous avez dû beaucoup lire Flaubert. Je pense aussi que vous êtes plutôt, (en ce qui concerne les images) un « olfactif » et un « tactile » qu'un « auditif » ou un « visuel ». N'a-t-on pas écrit un article sur votre sentiment de la musique, et où ? Je ne pense d'ailleurs pas que vous ayez le sens du rythme tellement développé ? Souvent des phrases très belles chez vous d'une inspiration divine, sont rendues moins parfaites parce que vous avez mis un pied de trop, ou mal composé vos sonorités. Ainsi, par exemple, dans la « Relève du matin » :

« Les ardentes petites mains d'opale pendent comme des fruits par-dessus le bord ». Le *le* est de trop : vous ne le sentez pas à l'oreille ?

Ou bien cette phrase de la « Petite Infante » : « ô bateaux de la nuit, pleins de nuits et de feux » qui eût gagné, peut-être à être écrite « pleins de feux et de nuit ».

Ce qui me paraît surtout développé chez vous, c'est le sens du toucher. En ceci, chose curieuse, vous êtes presque femme ; aucun écrivain mâle n'avait jusqu'à présent, fourni en une telle abondance, des images tactiles. Croyez-vous que je pourrais écrire 20 pages de la sorte ?

L'Amérique ? Il ne faut pas y compter pour le moment ; ils n'acceptent aucun étranger. Du reste, vous savez que la perspective de jouer au professeur me fait vomir. J'aimerais mieux vendre des laitues sur une petite voiture. Pour être heureuse, il me faut un Poète, un Jardin et un Chat, et - surtout la solitude.

A vous,

Alice Poirier

Je vous en prie ne m'appellez pas « Mademoiselle Poirier », appelez-moi Alice, ce n'est pas inconvenant après quatre ans d'amitié ! (1)

Nous partons demain pour Baden-Baden, mais vous pouvez écrire à mon adresse à Paris.

Note

(1) Montherlant a tracé un trait vertical dans la marge de cette phrase.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

9 Août 1932
Hotel Nassauer Hof, Wiesbaden

Cher Ami,

Voilà mon adresse. Nous restons ici au moins quinze jours. Vous vous doutez bien que j'ai la ville d'eau en horreur. Il paraît que ça guérit les rhumatismes : vous devriez venir.

Et votre projet de voyage en Allemagne ? Enterré ? Pourtant, j'aurais pu vous servir de « manager ». J'aurais fait un petit discours d'introduction au public. Enfin, tant pis. Nous n'en mourrons pas ni vous ni moi. (C'est extraordinaire, je désire les choses avec furie – et en même temps j'en suis détachée).

D'ailleurs nous pourrions aller en Allemagne incognito sans que vous fassiez de conférence. Vous trouveriez sans doute plus d'intérêt à ce pays que moi, qui le connais. Je suis autant chez moi en Allemagne qu'en France ; je n'ai pas la sensation d'être dépaysée.

Je pense que vous allez me donner quelques indications sur votre Style ; le chapitre sur le Style devrait être le meilleur. Les autres, les chapitres d'idées, seront un peu ennuyeux à mon sens. D'ailleurs, ce ne sont pas les idées qui sont extraordinaires chez vous.

Il n'y a pas de moustiques à Alger ? Aussi quelle idée d'être à Alger le mois d'Août ! Et ceci pour vous enfermer dans votre chambre et lire Xénophon ! Je crois que vous faites tout à l'envers, noble ami. C'est d'ailleurs un de vos charmes à mes yeux.

A vous,

Alice Poirier

J'ai amené Khosroès à Wiesbaden. Nous renouons aux croisières en Méditerranée parce qu'on serait forcé de mettre le chat en pension. D'ailleurs quelques fois, en voyage, il en a profité pour se marier; je pense que vous aussi vous faites peut-être des voyages pour cela.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Alger, 26 août 32 (Poste restante)

Chère Mademoiselle,

Je voudrais pouvoir aimer à fond vos semi-compatriotes d'Allemagne, mais... En tous cas, ce n'est pas l'admiration pour eux qui me manque. Vous parler de mon « style » par correspondance ? Non. Les variantes que vous me proposez à deux phrases sont assez intéressantes pour que j'hésite entre votre « leçon » et la mienne. Pourquoi ne m'enverriez-vous pas vos deux articles faits ? Je compte rester ici jusqu'au 15/9 et ensuite, si mes éclats d'obus le permettent, aller « en opérations » au Maroc.

Cordialement votre

MONTHERLANT

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Wiesbaden, 31 Août 1932

Cher Ami,

Je ne sais combien de temps nous restons encore en Allemagne. Mon frère n'arrive ici que le 1^{er} sept. Cette vallée du Rhin est torride ; je commence à croire que vous devez avoir plus frais à Alger. Ici tous les habitants sont en caleçon de bain et les gosses tout nus.

Imaginez ce qui arriverait à des familles se prélassant en caleçons de bain sur les gazons du Bois de Boulogne. Mais ici, c'est d'être habillé qui paraît drôle. Je trouve d'ailleurs ça gentil et sympathique. Ces braves gens, avec leurs corps bronzés sont en harmonie avec le paysage, les eaux, le ciel et même les animaux qui broutent dans les prés, à côté d'eux.

A mon idée, le nu n'est dégoûtant que sur la scène. Combien de fois, devant certaines danses de « girls », j'ai détourné la tête avec un malaise, un dégoût inexprimables. Une gêne, et en même temps une stupéfaction à constater que mes voisins regardaient ça avec calme, qu'ils ne paraissaient pas bouleversés comme je l'étais.

Je voudrais, Don Enrique, que vous soyez ici. Beaucoup de choses vous plairaient. D'abord les femmes qui peuvent être très jolies avec leur teint transparent et sans fard. Et parfois habillées avec une grâce infinie, dont on n'a aucune idée en France. J'ai connu des Allemandes qui par un simple balancement qu'elles donnaient aux plis de leur robe me plongeait dans l'état lyrique. Je me rappelle qu'à vingt ans, j'étais tombée amoureuse d'une de mes petites camarades de la Gasten... (école d'horticulture) par le seul fait de l'avoir vue arroser des plates-bandes de petits pois, les pieds nus et avec, par-dessus, sa robe qui ondoyait. Après dix ans, j'y songe encore avec poésie.

Quelle est donc cette toute-puissance de la beauté ? Et pourquoi savons-nous avec une certitude aveuglante qu'un être mérite d'être aimé, simplement parce qu'il est beau ? Et que toute splendeur de l'âme doit ployer les genoux devant cette souveraine splendeur des corps ?

A vous, Don Enrique. J'ai voulu m'informer s'il y avait des traductions de vos ouvrages dans les librairies. Mais la première chose qui vous frappe lorsque vous entrez dans une librairie allemande, ce sont les rouleaux de papiers de cabinet ! Offusquée par ce honteux réalisme, je n'ai plus osé prononcer votre nom.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Wiesbaden, 31 Août 1932

Cher et divin Ami,

Nous sommes encore ici pour quelques jours.

D'ailleurs, je ne me plains pas ; j'ai eu beaucoup de temps pour écrire. C'est ici que je viens de rédiger mon chapitre sur votre évolution de 1925 à 1930. Il n'y aura plus qu'à le taper à la machine, ce que je ferai à Paris.

Cher, vous connaissez mon entêtement : j'ai décidé que vous n'auriez pas les articles avant votre retour et c'est tout à fait inutile d'insister. Je pense qu'il y a peut-

être des changements à faire, des fautes d'orthographe à corriger, que sais-je ? Et que pour mettre tout cela au point, il vaut mieux que vous soyez à Paris.

J'ai revu à Màrburg (1) mon amie Ursula de G., « la dame à la robe ondoiyante ». C'est une patriote à tous crins. En 1916, elle a donné ses cheveux à la patrie pour en faire des câbles. Aujourd'hui, elle doit être hitlérienne.

Saviez-vous qu'il y avait un temple de Mithra à Wiesbaden. J'ai vu ça ce matin au musée de la ville. J'ai aussi vu le crâne de l' « homo sapiens », ce qui m'a ancrée plus fortement dans le désir que j'avais de presser, avant ma mort, des lèvres sages.

A vous, divin,

Alice

Note : (1) Marbourg (en allemand *Marburg*) est une ville de Hesse en Allemagne, chef-lieu de l'arrondissement de Marbourg-Biedenkopf.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Paris le 11 sept 1932

Cher Ami,

Peut-être recevrez-vous encore cette lettre avant votre départ pour le Maroc.

Qu'est-ce que c'est que ces « opérations » dont vous parlez (1) ? C'est peut-être dangereux. Et si c'est dangereux, pourquoi ne m'avez-vous amenée avec vous ? Vous me ferez savoir s.v.p. quand vous serez de retour à Paris.

Nous déménageons au 46 bis bd Victor Hugo, à Neuilly, ce mois-ci ou le mois prochain. Cela devenait une véritable écurie là où nous sommes avec les murs croulants et le papier crasseux. Enfin, après six ans de recherches, nous avons trouvé un appartement.

Je me demande ce que je vais faire de l'un de vos gros bouquins noirs qui me reste encore.

Je pourrais le déposer chez votre concierge. Mais je crois qu'il serait plus en sûreté dans notre nouveau logement.

A vous,

Alice

Note : (1) Au verso de cette lettre, Montherlant a écrit : « L'élément le plus grave dans le fait de risquer sa vie, ce n'est pas de risquer sa vie, c'est de risquer sa santé (si l'on est que blessé). Ce texte est biffé par quatre lignes verticales tracées à l'encre violette).

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Wiesbaden, 12/9/32

(Note : Alice Poirier écrit ce texte au verso d'une photographie la représentant à Wiesbaden, dans un bois, en compagnie de son amie Ursula de G.)

Noble ami,

Je serai de retour à Paris dimanche de la semaine prochaine. Vous voyez donc que même si je l'avais voulu, je n'aurais pas eu le temps de taper mes articles à la machine et de vous les faire parvenir avant votre départ d'Alger.

D'ailleurs, je ne le voulais en aucun cas. Ces articles sont bien. La seule chose que je leur reproche, c'est que l'effort s'y sente un peu. Diable ! Ce n'est pas facile

d'écrire sur le sentiment héroïque dans votre œuvre. J'aimerais alléger tout cela, le rendre plus aérien...

Existe-t-il une traduction allemande de votre *Songe* ? J'aurais voulu en faire cadeau à Ursula. N'est-ce pas qu'elle est jolie ? O Reine de la nuit, ô Walkyrie ! J'ai retrouvé tout mon enthousiasme de 1922.

A vous,

Alice



Alice Poirier (à gauche) à Wiesbaden avec son amie Ursula de G.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Fez. 2.oct.32

Chère Mademoiselle,

Je suis sur le point de partir en opérations au Tafilalet (1), et, au dernier moment, encore hésitant. J'ai eu pas mal d'allées et venues au Maroc depuis 15 jours, et je me sens à un tel point handicapé par mes blessures – un jour sur deux étendu sur le lit – que je redoute cette équipée du Tafilalet, moins pour moi que pour la gêne que je causerai aux officiers qui me recevront.

Il faut décidément que je m'habitue à la pensée que je suis devenu un impotent. Mais, après la crise morale que me cause la Rose, ceci m'en donne une autre. Je publierai sitôt mon retour, sous le titre Mors et Vita, des souvenirs de guerre où, selon les idées que vous me connaissez, je n'exprime pas une horreur de la guerre égale à celle qu'on exprime d'ordinaire. Etant certain, après cet incident du Tafilalet, que je ne pourrai rien faire dans la prochaine guerre, ai-je le droit dans un livre, de sembler la prendre légèrement ? On me voit toujours piaffant et « cavalier », et je suis toujours empoisonné par des scrupules.

Il vaut certainement mieux que vous conserviez l'album d'argus. Mais, dites-moi, si c'est celui où se trouvent les coupures du Chant funèbre. J'aimerais que vous y recherchiez une étude de M. Vandervelde, et que vous m'y recopiez et envoyiez une phrase où il est dit qu'il s'étonne qu'on n'ait pas fait meilleur accueil à ce livre.

J'aurais besoin de cette phrase incessamment, quand je corrigerai les épreuves de Mors et Vita. Merci.

Je rentrerai en novembre.

Je souhaite que vos vacances vous aient laissé un heureux souvenir, plein de l'état d'âme des Mädschen in uniform. Le Songe n'a pas été traduit en allemand.

Bien à vous

Montherlant

Répondez-moi à mon adresse à Paris, où l'on est au courant de mes déplacements, car je ne sais si dans huit jours je serai au Tafilalet (1) ou rentré à Alger.

Note :

(1) Le **Tafilalet** est une région historique située au Sud-Est du Maroc.

C'est un ensemble d'oasis, dans les basses vallées des oueds Ziz et Ghéris. Villes principales : Erfoud et Rissani. Aujourd'hui, le Tafilalet, au sens large, correspond à la province d'Errachidia, ancienne Ksar-es-Souk. Il fait partie, depuis 1997, de la région Meknès-Tafilalet. Le Tafilalet fut un centre commercial important pendant de nombreux siècles; porte principale du Sahara, il a servi de lieu d'échange entre le Nord et l'extrême Sud. C'est par cette région que s'effectuait le transit de l'or, des épices, du sel et des esclaves provenant du Soudan, Mali, Niger, côte du golfe de Guinée).

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

7 octobre 1932

Cher Monsieur,

Je suis désolée en pensant à vos blessures ; plus ennuyée encore en pensant que vous devez cela à mes demi-compatriotes. Mais ce sont peut-être des éclats d'obus français qui vous ont touché.

Dites-moi, cher Monsieur, ces blessures ne vous empêchent pas d'avoir des enfants ? Quelle passion de la vie en moi ! Vous croyant menacé, je me précipite droit à la source, espérant que ceci au moins est intact. La femme – vestale, gardienne du Feu qui transmet la vie ...

Notre déménagement devrait avoir lieu, en principe, la semaine prochaine. Voici ma nouvelle adresse à Neuilly : 43 bis Bd Victor Hugo. Numéro de téléphone (mais il sera installé que lorsque nous y serons : Maillot 53-54.

Mes articles sur vous sont finis et ils attendent votre retour. Téléphonnez-moi si tôt rentré ; vous les aurez le lendemain.

Que les gens vous croient « piaffant » et que vous soyez, en réalité, empoisonné par des scrupules, j'en suis certaine. J'ai envie d'ajouter cette remarque à ma Préface.

On joue actuellement à Paris un autre film allemand, que je n'ai pas vu, mais que je verrai si j'en ai l'occasion ; il s'appelle « *La Chendes Leben* » (La Vie Riante). C'est, paraît-il, sur le nudisme intégral, et on a traduit le titre assez heureusement, par « *La Marche au Soleil* ».

Ce qui me plaît chez ces Allemands c'est qu'ils peuvent aller jusqu'aux plus extrêmes limites de l'audace tout en restant parfaitement chastes. En France c'est tout le contraire ; la plus légère allusion et l'on devient tout de suite dégoûtant.

Pourquoi parlez-vous de la prochaine guerre ? Les Allemands demandent seulement que ce traité soit détruit de fond en comble et il n'y aura pas de guerre.

Je suis d'avis que l'Alsace doit rester aux Français, bien sûr, mais le couloir de Dantzig, c'est une infamie sans nom capable de mettre le feu aux poudres, d'un jour à l'autre. Il faut absolument mettre la Pologne à la raison. Et il faut aussi rendre à l'Allemagne ses colonies. Après, on pourra respirer et je souhaite de toute mon âme que ceci se fasse en paix.

Je ne tiens pas du tout à ce que Paul ou vous, vous soyez tués.

Bien à vous, cher Montherlant,

Alice Poirier

J'ai retrouvé non seulement un mais deux articles signés E. Vandervelde (1) (dans le « *Populaire du Centre* »). Malheureusement la phrase que vous me citez « où il dit qu'il s'étonne qu'on n'ait pas fait meilleur accueil à ce livre » ne s'y trouve pas. Vous avez dû vous tromper d'auteur. Si, après d'autres recherches, je trouve la phrase en question (mais il y a peu de chances !), je vous le dirai.

Note :

(1) Émile Vandervelde, né le 25 janvier 1866 à Ixelles (Région de Bruxelles-Capitale) où il est mort le 27 décembre 1938, est un homme politique socialiste belge, docteur en droit, en sciences sociales et en économie politique. Ministre d'Etat.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 9 octobre 1932

Cher Monsieur,

J'ai feuilleté vos coupures concernant « Le Chant funèbre ». Je n'ai pas trouvé la phrase exacte que vous me citez, mais voici ce qu'il y a de plus approchant :
« *Ce Chant funèbre n'est pas un chant. Ce sont plutôt des notes, un historique, des sensations, des paysages d'après-guerre – mais d'une telle vibration épique, humaine et religieuse !... Quand chaque fois dans la presse des petits camarades, on célèbre trop aisément, comme sacrée, la prose de tout ancien combattant, il y a quelque étonnement à constater que l'on ne relève pas davantage la maîtrise d'un Montherlant.* » (Jean Ajalbert, (1), « *Nouvelles Littéraires* du 27 décembre 1924).

J'ai été voir ce film allemand dont je vous parlais hier, sur le nudisme intégral. Grand Dieu, cher ami, comme nous sommes beaux ! Joie, pureté, splendeur, l'émotion la plus ravissante qui soit... En même temps, le sentiment de sortir – enfin ! – du christianisme. La certitude que ce qui est impur, ce ne sont pas nos corps nus, mais certaines idées que nous nous forgeons à ce propos, ou certains gestes obscènes qui traduiraient ces idées. (Je me souviens de ma répulsion devant des danses de « girls » où les danseuses, pourtant, avaient la tenue jugée indispensable par nos mœurs.)

Dans ma joie (car je n'ai jamais été si contente, si fière de vous, de moi, de nous tous,) des phrases de vos « Olympiques » me revenaient à la mémoire et le soir, avant de me coucher, je dansais devant la glace de ma chambre dans le même costume que les héros du film.

J'ai fait un tas de remarques. Un monsieur m'a bien amusée parce qu'il avait oublié de quitter ses lunettes et que son nudisme, par conséquent, n'était pas tout à fait intégral. J'ai souri. Je pense que c'est le côté français en moi qui a poussé une petite pointe.

Et puis autre chose. J'ai constaté que l'absence de cache-sexe permettait de contempler, par la même occasion, ce que je trouve de plus ravissant dans le corps de l'homme comme dans celui de la femme – je veux dire la rainure du derrière. Comprenez-vous qu'on puisse aimer un être simplement pour la splendeur de sa rainure du derrière ? Voyez la Vénus au miroir » de Velasquez...

A vous,

Alice Poirier

P.S. Faites bien attention de ne pas « prendre du ventre ».

Note

(1) Jean Ajalbert, né le 10 juin 1863 à Levallois-Perret, mort le 14 janvier 1947 à Cahors, enterré à Bredons dans le Cantal est un critique d'art, avocat et écrivain naturaliste anarchiste français. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il collabore à *L'Émancipation nationale* de Jacques Doriot, organe du Parti populaire français (PPF). Il signe également une *Protestation des intellectuels français contre les crimes anglais* aux côtés de La Varende, Céline, Drieu, Brasillach, Bonnard et Hermant. Il est jugé pour fait de collaboration par la 4e chambre civile en 1945, et incarcéré à Fresnes en mars 1945.



Jean Ajalbert

Henry de Montherlant à Alice Poirier

**Alger-poste restante
14. oct. 32**

Chère Mademoiselle,

Il faut prendre notre parti de n'avoir pas les mêmes idées, ni sur le nudisme, ni sur l'Allemagne.

Merci pour avoir pris la peine de rechercher cet article dans mes argus. Mais, dussé-je vous froisser, j'ai vu tant de fois citer la phrase que vous donnez comme d'Ajalbert, comme étant de Vandervelde (et de cela je suis sûr) que je me permets de vous demander de me couper la page de l'album, et de me l'envoyer. Je ne croirais que cette phrase est de Mr.J.A que quand je l'aurai vu. J'ai tout de St Thomas. Me pardonnez-vous ?

Il faut que je vous demande aussi un renseignement. Quel est le mot allemand que les Français traduisent par : la « fosse mystique » dans l'orchestre de Wagner ?

(Annunzio, ou son traducteur, traduit : le « golfe mystique. »)

Il y a un mot qui doit être le mot classique, inventé probablement par Wagner, et que je vous demande en ayant besoin assez rapidement pour un volume Mors et Vita, dont le bon à tirer doit être donné la semaine prochaine probablement. – Merci.

Ce volume est un volume de souvenirs de guerre, qui paraîtra vers le 15 novembre.

A vous

M

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

jeudi 20 octobre 1932

Cher Monsieur,

Je viens de vous envoyer, recommandée, la page de M. Jean Ajalbert. J'espère que vous voilà rassuré.

En ce qui me concerne, la « fosse mystique » ou « abîme mystique » dans l'orchestre de Wagner à Bayreuth, l'expression française est ici la traduction mot pour mot de l'expression allemande : « die mystische Tiefe » au nominatif et à l'accusatif.

Question : relations franco-allemandes, de nous d'eux c'est assurément vous qui êtes dans l'erreur. Je suis mieux placée pour juger. Aussi je vous répète que je ne crois pas à une nouvelle guerre entre la France et l'Allemagne, du moins pas avant 15 ans. Mais d'ici là le traité de Versailles sera en pièces, complètement « révisé » et même « déchiré » et les motifs de guerre auront ainsi disparu (du moins je le souhaite) entre nos deux pays.

Question : nudisme, (j'admets) que vous avez des lumières que je n'ai pas. N'empêche, reste à savoir si le fait de n'être plus intact permet d'avoir, sur ces choses, une vue plus juste, plus raisonnable, que le fait de l'être encore. On pourrait le contester. Mais je veux vous faire plaisir et j'admets que sur ce point vous avez raison.

-Nous déménageons enfin la semaine prochaine. J'ai déjà emballé votre portrait et vos lettres. Occupation captivante comme vous pouvez en douter.

-Doux et silencieux ami, je ne m'endors jamais sans prier pour vous, pour nous deux.

Si vous ne voulez pas de l'amour (c'est d'ailleurs idiot de votre part), que votre amitié, du moins, me soit douce. Qu'elle soit la rose et la perle de notre vie. (1)

A vous,

Alice

Note

(1) en marge un trait à l'encre violette par Montherlant.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

31 Octobre 1932, Neuilly

Cher Ami,

Permettez-moi de vous confier quelques idées ; c'est encore avec vous que je m'entends le mieux. Depuis que mes amies sont mariées, elles sont devenues complètement inaccessibles au spirituel. Je pense que ce doit être toute une catastrophe dans la vie d'une femme que le mariage. Un avilissement et une déchéance. **Jamais je n'ai mieux compris qu'aujourd'hui, après avoir vu mes amies, le mot de Pascal que « le mariage était la condition la plus basse de la chrétienté ». De tout mon cœur, de toute mon intelligence, j'approuve. (1)**

Jeunes filles, mes amies m'intéressaient, comment se fait-il que mariées, avec un gosse ou deux, elles ne m'inspirent plus que de l'éloignement ? Phénomène très net chez moi, et dont je cherche l'explication. Se pourrait-il que je leur ressemble un

jour ? Puis-je imaginer que je m'intéresserais un jour à la baisse du beurre ? Que j'aurais des « soucis » parce qu'un rôti sera brûlé ? Que j'aurais le visage épanoui parce que j'aurais trouvé une « occasion » dans un grand magasin ? Ou pire encore, que je trouverais « adorables » toutes les inepties d'un gosse mal élevé ? Quand je vois mes amies s'abaisser à ce point, je recule. Et cette sorte de satisfaction repue, ce bonheur de vache qui se lit sur leurs visages ! Toute ma sympathie pour l'homme qui, du moins, tout en se laissant tripoter par sa femme, détourne les yeux. Je me dis qu'il doit sentir que « ce bonheur » est d'essence basse.

Alors quoi ? Ne pas se marier ? Reconnaître que l'idéal de l'amour, c'est l'amitié ? Et renoncer pour cette amitié adorable, non seulement à tout autre amour au monde, mais même au vôtre, même à la possession de vous ? Mais cela non plus ne me satisfait pas. C'est trop facile. C'est trop facile de se contenter de ses rêves, de s'en faire un jeu, sans jamais tenter de réaliser.

Je suis affamée de plénitude (1). De plénitude et en même temps, d'héroïsme. Ces deux choses ne sont-elles pas incompatibles ? Elles ne le sont pas pour moi. Il me semble qu'elles jaillissent de la même poussée intérieure, du même élan de vie. Quand j'essaye de pénétrer au fond de moi-même, j'y vois le désir de vous posséder pleinement et en même le temps le désir – et ce désir est aussi fort que l'autre – de renoncer à vous.

Le mariage, tel qu'on l'entend et tel que je le vois autour de moi me répugne et sûrement il me diminuerait. Je n'en veux pas, **mais l'amitié, l'amitié entre un homme et une femme, comment nier qu'elle soit une impuissance ?** (1)

Cher ami, toutes ces pensées bataillent dans mon crâne sans que je puisse trouver de solution. C'est ma très grande sympathie pour vous qui en est l'origine. Et aussi la désillusion, pénible, que m'ont apportée quelques amies à moi.

A vous, à bientôt j'espère. Vous viendrez bien me voir dans notre nouvel appartement ?

Neuilly m'est agréable puisque vous y avez vécu.

Alice Poirier

Note

(1) Dans la marge, un trait au crayon rouge de Montherlant.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

14 novembre 1932

Chère Mademoiselle,

J'ai bien reçu la photo de votre compagnon, la feuille de l'album d'Argus. Merci.

Vos idées sur le mariage me semblent un peu naïves. Est-ce d'aujourd'hui seulement que vous découvrez cela ? N'avez-vous pas lu, tout au moins, le magnifique article de Henry de Montherlant, sur la famille de Tolstoï, il y a quelques années, dans les Nouvelles Littéraires ?

« Le mariage, éteignoir de tout ce qui est grand », écrit Mlle de Lespinasse. Et Lyautey : « Un de mes officiers qui se marie, c'est un homme diminué de 80%. » Toutefois, précisons un peu.

Le mariage aux médiocres. Il faut bien continuer l'espèce.

Le célibat à ceux des hommes, qui ont quoi que ce soit, à faire ou à dire, d'un peu important. Célibat indispensable. Des maîtresses auxquelles on ne tient pas. Mariage, hélas pour les femmes, et, je crois, pour toutes les femmes.

Le vieux garçon peut être grotesque ; il ne souffre pas ; au contraire, la plupart d'entre eux sont heureux comme des rois.

La vieille fille souffre ; est laide ; est méprisée. La dureté de la société envers elle. C'est une condition impossible.

Que faire alors, quand on est une femme d'élite ?

Epouser un homme d'élite, et ne s'occuper que de le trouver, tant qu'on ne l'a pas trouvé, et ne s'occuper que de cela, toutes affaires cessantes. Sans cela l'âge vient, et on ne trouve plus.

Pour moi- je ne me marierai jamais – Je n'aime même plus les enfants. Ou peut-être quand j'aurai cinquante-cinq ou soixante ans pour avoir quelqu'un qui me fasse une soupe au lait.

A vous,

Montherlant

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neully, 15 novembre 32

Tél. Maillot 53-44

Cher Ami,

Quand nous revenez-vous ? Je suis toujours un peu triste de votre retour. C'est quand vous êtes loin que ma tendresse pour vous pousse les plus belles flammes, que vous me donnez le plus de plaisir. Je me représente l'année comme une sorte de grand mythe solaire – la mort et la résurrection d'Osiris. Osiris c'est vous, et votre résurrection – entendez votre retour – c'est toujours un peu une déception. C'est l'aplatissement d'un ballon prodigieux que j'aurais gonflé pendant votre absence. Tout ceci raconté demi-sérieux, demi-sourire. Au fond, l'amour, c'est toujours un peu idiot. Je ne peux pas m'empêcher tout en l'éprouvant, de le trouver idiot.(1)

Cher ami, heureusement que vous êtes honnête et de bonne qualité. Cela au moins, je ne l'invente pas. L'idée que je n'invente pas me rassérène, me remplit d'approbation à l'égard de moi-même.

Je suis en train d'écrire une grande machine sur Chateaubriand que je voudrais donner au « Correspondant ». Cela va me durer au moins un mois. Après, je pourrais écrire ce chapitre que je médite sur votre style et aussi cet autre sur la « Rose de Sable » que vous devriez me communiquer. N'oubliez pas de me prévenir à votre retour à Paris. J'ai des articles sur vous qui moisissent dans un coin qui vous attendent.

J'aurais voulu aussi écrire quelque chose sur votre sentiment religieux ; vous m'aviez donné assez de notes à ce sujet. Mais j'hésite. Je crains que l'article ne tournerait pas à votre avantage. Quand vous dites que vous n'avez « aucun besoin de Dieu », vous pensez bien que ceci fait un effet déplorable !

Dans un article sur votre sentiment religieux, je suis obligée non seulement de rapporter cette phrase catastrophique, mais même d'y insister. Comment effacer la fâcheuse impression ? J'ai pensé que je pourrais peut-être insister sur votre passion de la grandeur, sur ce dépassement en vous, montrer que ceci aussi est un sentiment religieux.

L'être qui songe à « se dépasser » est religieux, dans le fond de lui-même, même s'il ne prie pas. Tout cela est délicat infiniment, vous voyez.

Il me semble que je connais tous les plis de votre cœur, que vous m'avez tout dit.

Et pourtant, malgré cette franchise, à cause de cette franchise peut-être, vous êtes à mes yeux (et aux vôtres probablement aussi) plein de mystère. Dans le même instant où j'affirme que vous n'avez aucun sens de la religion, je puis dire, dans le même instant, que vous êtes infiniment religieux, que vous n'êtes même que ça.

Les gens comme Martin-Chauffier qui vous exécutent en 3 coups de plume, avec une sérénité et une sûreté admirables cueillant par-dessus le marché les applaudissements de la Galerie, me plongent dans une sorte d'admiration étonnée. Comment font-ils ? Ils savent vous juger après avoir lu, simplement, une dizaine de pages de vous, et sans vous connaître. Moi qui vous connais et qui ai lu cinq fois votre œuvre je ne sais quoi dire.

A vous,

Alice

Note

(1) En marge de ce premier paragraphe, Montherlant a inscrit un double zéro, montrant par- là l'ineptie de ce passage.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 18 novembre 1932

Cher Monsieur, (1)

J'ai reçu votre magnifique lettre sur le mariage. Faut-il vous dire que je préfère votre rudesse aux « serments » imbéciles qu'ensuite on ne tient pas ? Une fois de plus, je puis estimer et respecter en vous la bonne qualité.

Vous me dites qu'une femme « supérieure » doit faire l'impossible pour épouser un homme « supérieur » et je ne suis que trop de votre avis. Mais vous dites d'autre part que la « supériorité » de l'homme consistera justement à ne jamais se marier. Alors ? Il y aurait un moyen d'en sortir, pourtant. Ce serait de se marier et de ne pas vivre ensemble, d'avoir des domiciles séparés.

Empêchez les époux de cohabiter et vous supprimez par la même occasion, toute la grossièreté, tout le médiocre du mariage. (2)

En même temps, vous donnez (à la femme du moins), la possibilité d'être héroïque. Quatre-vingt-dix- neuf sur cent des femmes n'en voudraient pas. La centième l'accueillera avec bonheur.

A vous,

Alice Poirier

P.S Mon adresse est 43 bis

Notes :

(1) Au-dessus de la lettre, à l'encre violette, Montherlant a inscrit : S/le mariage

(2) Dans la marge, face à cette phrase, Montherlant a inscrit un double zéro.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant,

Neully, 12 décembre 32

Cher Monsieur,

Je suis toute contente que vous m'ayez dédicacé ce premier exemplaire de votre service de presse. Le premier ? à moi ? Je me dis que vous devez connaître, pourtant, beaucoup de gens.

Ce que j'aime le mieux dans votre livre ?

Vos pensées sur la mort. Une grande fraternité avec vous sur ce point. « La seule immortalité qui vaille d'être vécue, c'est celle de la vie ». Que ne l'imprime-t-on dans les cervelles ! Et quel spectacle pénible que celui de ceux qui vivraient comme des cochons s'ils savaient qu'ils mourront tout entiers ! J'en suis persuadée et pourtant j'affirme, je proclame la nécessité d'être grand. C'est justement parce que nous n'avons que notre vie qu'il faut trouver Dieu dans cette vie même, et pas après.

Je vous apporterai demain l'autre article sur vous. Dites-moi bien franchement votre pensée ; je réécrirai tout s'il le faut.

Ce que je cherche en travaillant ? L'argent ? Certes non. Mais la joie de vous faire plaisir. Et aussi (importance n°2) une certaine renommée pour moi.

A vous, cher Monsieur,

Alice Poirier

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neully 15 déc 32

Maillot 53-44

Cher Monsieur,

Je viens de revoir l'article en m'inspirant de vos conseils. Appelons-le simplement « L'évolution de Montherlant ». Voulez-vous ? Et ceci sans préciser l'année.

Pour ce qui est des notes que vous voulez m'envoyer, ne croyez-vous pas qu'elles seront plus à leur place dans le chapitre sur la « Rose de Sable » ?

La difficulté est de trouver maintenant la Revue. Saviez-vous qu'« Europe » a beaucoup d'intérêts communs avec mes « Presses universitaires » ? Croyez-vous que ce serait malin d'aller voir ensemble mon éditeur et le prier d'insister pour qu'« Europe » prenne notre article ? Je crois que l'éditeur en question peut faire accepter à « Europe » à peu près tout ce qu'il veut.

Je voulais aussi vous dire ceci : j'ai envoyé il y a deux mois, sous pli recommandé, un petit article d'une page sur mon « Chateaubriand » à **M. Maurice Martin du Gard**, le priant de l'insérer à la page des « Nouvelles Littéraires » consacrée aux Essais et Romans. Depuis, je n'en ai plus entendu parler.

Je constate qu'il n'y a plus jusqu'à présent que la « Revue Mondiale » qui ait consenti à publier mon autocritique, et encore, comme je vous le disais, sous les initiales de l'un de ses rédacteurs.

C'est bizarre, quand les auteurs envoient de la copie à l'œil, on devrait se jeter dessus. Vous savez que j'ai sur la Critique des idées à moi ; il n'y a qu'un seul juge compétent pour une œuvre, c'est l'auteur lui-même. Comment admettre qu'un

pisseux puisse vous juger, qui ne sait rien sur vous, rien sur vos idées, rien sur votre caractère, et qui n'a, de plus, aucune compétence dans la matière que vous traitez ? Cela me paraît le comble de la sottise.

Profondément persuadée de cette vérité, je n'ai envoyé ma thèse à aucune Revue. Mais j'espérais qu'on insérerait mes autocritiques. Cela n'a pas l'air de marcher très bien. Est-ce que vous me conseillez de changer de méthode ? Est-ce qu'il faut envoyer ma thèse à Edmond Jaloux ? Je crains fort l'ignorance de tous ces messieurs.

Mais foin de tout ceci et parlons maintenant de vous. Vous n'avez plus mal à la tête ? J'ai crain de l'augmenter en vous téléphonant. Vous auriez dû me laisser venir chez vous ! Je vous aurais appris à allumer un feu dans votre cheminée et aussi à cuire votre soupe au lait. Ce n'est pas très malin. Inutile de vous marier pour cela. Inutile même de prendre des domestiques qui font plus d'embarras qu'ils n'aident. C'est vrai que vous voulez attendre jusqu'à soixante-cinq ans pour vous marier ? Mais vous serez complètement rassis, pauvre ami. Plus question de « petit étalon ».

Dites-moi, je trouve que c'est idiot que vous déménagiez de la rue de Bourgogne pour la rue du Bac ? C'est crasseux contre crasseux.

Je me souviens très bien que chez M. Hazard, il n'y avait pas plus de chauffage central que chez vous. Il allume un radiateur à gaz ou du feu dans sa cheminée et c'est très bien ainsi.

Restez donc où vous êtes. Vous n'avez qu'à transformer la pièce qui vous sert de chambre en salon et pousser votre chambre une pièce plus loin. Le reste, vous le laissez vide.

A vous. Aujourd'hui la salle-à-manger est peinte en jaune.

Alice Poirier

ooo



Maurice Martin du Gard

(**Maurice Martin du Gard** né le 7 décembre 1896 à Nancy et mort le 9 février 1970 à Versailles, est un écrivain et journaliste littéraire français. Il est le petit-cousin du romancier Roger Martin du Gard. Après avoir dirigé la revue littéraire *Les Écrits nouveaux* de 1917 à 1922, Maurice Martin du Gard fonde les *Nouvelles Littéraires*, revue qu'il a dirigée de 1922 à 1936. Il continuera à y tenir la chronique dramatique jusqu'à la guerre. Dans son œuvre majeure, *Les Mémoires*, il brosse un portrait des grands intellectuels des années 1920 à 1940 qu'il a très bien connus. On y trouve ainsi une galerie de scènes où « revivent » sous nos yeux Paul Valéry, Camille Claudel, François Mauriac, André Gide, Henry de Montherlant, André Suarès, Jean Cocteau, Edmond Jaloux ou Sacha Guitry. Proche des idées de la Révolution nationale, il publiera *Une chronique de Vichy* en 1948.)



Edmond Jaloux, 1878-1949, écrivain et critique français qui collabora au *Gaulois*, à *La Revue hebdomadaire*, à *Candide* et aux *Nouvelles Littéraires*.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

16 déc.32

Chère Mademoiselle,

J'ai relu avec le plus grand plaisir l'article que vous m'avez envoyé. Nous en causerons quand je vous verrai. Le fait qu'il tourne autour d'un personnage que j'ai cessé d'être depuis des années le met un peu en second au regard de l'autre, tout au moins à mes yeux.

Je joins la matière de q.q pages que vous pourriez ajouter à ce dernier, non pas en postscriptum, mais comme la suite naturelle. Et le titre deviendrait : (Petit titre :) L'évolution de M. (grand lettre, au-dessous : De la Relève du Matin à Mors et Vita. (en matière d'articles, il faut toujours essayer de s'accrocher à l'actualité).

Quand vous l'aurez mis au point, téléphonez-moi, soit avant 9h du matin, soit après 9h du soir, et prenons rendez-vous, pour parler pratiquement de la revue auquel il faudrait l'offrir.

Il est souhaitable que vous l'ayez en plusieurs copies, pour pouvoir le proposer dans plusieurs revues à la fois. Car il faut admettre qu'il traînera de 3 à 6 mois dans chacune.

En ce qui vous concerne, envoyez-moi une ou plusieurs petites notes, entre 5 et 10 lignes, sur ce qu'est votre Chateaubriand dans votre pensée, et je tâcherai de les accrocher à qq chose pour les faire passer dans Le Figaro ou ailleurs.

Connaissez-vous la Société Chateaubriand, et pourquoi n'en feriez-vous pas partie ? Outre l'intérêt désintéressé que vous y prendrez peut-être, vous auriez celui de retrouver à ces réunions, des hommes comme Henri de Régnier, le chanoine Mugnier etc... qui un jour peuvent vous être utiles (mais non pas votre serviteur à qui ladite société n'a jamais pensé. Mais il aurait fallu que j'y emportasse un chat, pour me guérir de...etc...). A vous, M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi soir 17 déc.32

Cher Monsieur,

Merci pour vos notes. Je les incorporerai à mon texte. J'ai pensé aussi que certaines idées d'« *Explicit Mysterium* » pourraient être utilisées dans mon paragraphe : le courage sans la foi. Tout ceci doit être revu. J'en ai bien pour huit jours.

Nous allons donc pouvoir prendre rendez-vous pour la semaine qui suit Noël. Le mieux serait je crois que je vous cherche chez Grasset et vous emmène moi-même à Neuilly, soit avec l'auto, soit avec le U.

Si vous voulez me téléphoner, faites le donc entre 8 heures et 8 ½ du matin ; mes parents se lèvent à 8 heures.

Je vous donnerai plusieurs copies de l'article. Dites-moi qu'est-ce que c'est que *La Revue des Jeunes* ? Est-ce qu'elle est intéressante ? Mon éditeur me disait qu'elle manquait assez souvent de copie, qu'elle était par conséquent susceptible, plus qu'une autre, d'en accueillir.

Divin, je suis bien contente que ce soit vous qui vous occupiez de toutes ces choses pratiques. Je ne me sens vraiment aucun courage pour placer mes articles, courir les Revues, solliciter les gens etc... C'est pourtant nécessaire si je veux qu'on lise ma prose : je le veux, bien entendu.

Qu'on vous connaisse pour un certain talent est le seul bien qui, à mon avis, mérite (après l'amour) d'être désiré, poursuivi. J'ai bien dit : après l'amour. Sans amour ma vie est fichue. Je puis concevoir, par contre, que je vivrais heureuse sans qu'il paraisse rien de moi dans les journaux.

Un mot sur vos idées politiques. Je ne vous approuve pas entièrement. D'abord pourquoi cette suspicion contre Gide ? Avez-vous des preuves qu'il ne soit pas sincère dans sa conversion au communisme ? Cette conversion je l'ai accueillie avec des larmes de joie.

Deuxième idée : je crois comme je vous l'ai dit que l'honnêteté, la propreté morale, le sens de l'honneur, etc... sont des vertus de caractère, qu'elles n'ont rien et absolument rien à voir avec une forme sociale quelconque. Un Jaurès, un Lénine sont parfaitement propres moralement avec de l'enthousiasme, de la générosité, du don de soi, etc. En diriez-vous autant de Léon Daudet ? (1)

Autre accusation contre la « droite » : la bêtise.

La foi catholique est morte (2). L'ancien régime est mort. Que pensez-vous faire avec ces cadavres ? Il est aussi sot de vouloir rétablir un roi en France que d'aller de la Madeleine au Palais-Royal en voiture à âne. Si le caractère de l'homme ne change pas ni les besoins de son âme, par contre les conditions matérielles de la vie changent, par conséquent aussi la politique, la religion, les formes sociales etc. Rien à faire contre cela. Le régime de demain n'est pas celui de Louis XIV ni de Philippe le Bel: c'est le communisme. Disons oui à cet avenir; c'est la plus noble des attitudes, en même temps la plus intelligente.

« O Monde, je veux ce que tu veux ! ». Quand vous voyez une dame dans l'embarras parce qu'elle est sur le point d'avoir un gosse, vous tirez le gosse au dehors, n'est-ce pas ? Vous trouveriez idiot le quidam qui s'aviserait d'enfoncer le gosse davantage dans le corps.

Notre société d'aujourd'hui est un peu comme cette dame. Le devoir de ceux qui pensent et qui écrivent est, je crois de hâter la parturition, non de la retarder.

A vous,

Alice Poirier

Notes:

(1) Léon Daudet est un écrivain, journaliste, polémiste et homme politique français, né le 16 novembre 1867 à Paris et mort le 30 juin 1942 (à 74 ans) à Saint-Rémy-de-Provence. Républicain converti au monarchisme, antidreyfusard et nationaliste clérical, député de Paris de 1919 à 1924, il fut l'une des principales figures politiques de l'Action française et l'un des collaborateurs les plus connus du journal du mouvement.



Léon Daudet (1867- 1942)
Fils aîné d'Alphonse Daudet

(2) Un double zéro dessiné dans la marge par Montherlant

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

20 décembre 1932

Cher Monsieur,

J'ai voulu vous rendre cet article mis au point avant que nous nous renvoyions ; peut-être avez-vous quelques dernières remarques à me faire. Nous nous verrons je pense la semaine prochaine – cette semaine-ci, je suis très occupée à décorer mon arbre de Noël.

Vous me dites de téléphoner soit avant 9 heures du matin, soit après 9 heures du soir.

Cruel embarras; avant 9 heures du matin, c'est moi qui dors, et après 9 heures du soir, c'est vous.

Hier matin, j'ai ouvert ma fenêtre assez tôt pour voir le lever du soleil dans un ciel immense. Cela ne m'arrive pas souvent – la dernière fois c'était dans le train de

Biskra à Touggourt en 1928. O joie ! lever du jour ! ne trouvez-vous pas que c'est plein de gravité, un lever de soleil.

Grave, envoûtant, d'un rayonnant bonheur. Dans le style où nous aimons le bonheur.

A propos, je connais bien la société Chateaubriand. Au moment de la fondation, le docteur le Savoureux (1) m'a proposé d'y adhérer : comme il m'arrive toujours en pareille occasion, j'ai mis son prospectus au feu. Vous connaissez mon peu de sociabilité. Pour que j'en fasse partie, il faudrait que vous en fassiez partie vous aussi et que de plus nous puissions emmener Khosroès aux séances. Est-ce possible ? Pour ce qui est Henri de Régnier et de l'abbé Mugnier (2), vous savez bien qu'un être mâle ne m'intéresse qu'envisagé du point de vue « petit étalon » ; vous devez reconnaître que ces deux messieurs ont singulièrement dépassé l'âge.

A vous,

Alice Poirier

Notes :

(1) Henry le Savoureux, médecin psychiatre (1881-1961), fondateur de la Société Chateaubriand, acheta pour en faire une maison de santé en 1914 la propriété où Chateaubriand avait habité de 1807 à 1818, La Vallée aux Loups.

(2) Premiers membres de la Société Chateaubriand



Henry le Savoureux et son épouse

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

23 décembre 1932

Cher Monsieur,

J'ai essayé de vous téléphoner- vainement. D'ailleurs je n'ai pas grande sympathie pour ce moyen de communication, on ne peut exprimer proprement ce que l'on pense que devant une feuille de papier. Le téléphone ? Juste bon pour « porcs d'affaires » comme vous dites si joliment.

(Le plus beau passage de votre « Mors et Vita » : la phrase sur l'infini que j'a citée dans mon article, vous avez vu ? Et la plus belle pensée de toute votre œuvre, celle-ci que j'ai lue dans vos « Bestiaires » et que personne, je crois, n'a relevée : « On ne vainc vraiment que ce qu'on aime et les victorieux sont d'immenses amants ». C'est inouï comme je sens cela ; amour et victoire : indissolubles.)

J'aurais voulu vous avoir à Neuilly pour Noël mais ce n'est pas possible – le tapissier n'a pas encore posé les rideaux et maman se croirait déshonorée si vous voyiez ma maison sans rideaux ! (Inutile de dire que je ne partage en aucune manière ce sentiment ; je mets l'honneur ailleurs que dans les rideaux. Nous attendrons donc les rideaux puisqu'il le faut ; jusque- là, si vous voulez que je vienne

jeudi prochain chez Grasset, comme l'autre jour, je le ferai avec plaisir (jeudi ou vendredi comme vous voudrez).

Vous avez vu l'enquête de Paul Gsell (1) dans la Revue Mondiale ? Il s'agit de savoir si le bel état social où nous moisissons actuellement – hypocrisies sur tout, guerres, chômage – est un bien ou s'il est un mal. S'il faut se réjouir de la mort imminente du capitalisme ou s'il faut la déplorer.

Paul Gsell a adressé ce questionnaire à quelques personnalités (ne vous l'a-t'il pas adressé à vous ?) et les réponses sont du plus haut intérêt. J'ai remarqué que tous les crétins étaient pour « la droite ». Exemple Maurice Maeterlinck. (2)

Une réponse que je retiens : celle de Delteil (3), il défend « la droite » en prenant parti pour l'individu. C'est en effet la seule façon intelligente de défendre la droite ; pour mon compte, je ne m'adapterai pas du tout à un système social où il faudrait penser « par série ». Cela en aucun cas.

Communisme pour la fortune, pour le bien-être matériel, à la bonne heure ! Je ne trouve pas du tout utile qu'un intellectuel gagne plus qu'un rempailleur de chaises. Mais communisme dans les idées, jamais.

C'est un des rares avantages de notre France qu'on y puisse penser librement : cet avantage, j'y tiens.

Je viens aussi de lire un article de Paul Hazard (4) dans La Revue des Deux Mondes sur l'Amérique, vous avez vu ? Bien sympathique ce Paul Hazard : puisqu'il nous connaît tous les deux, nous devrions lui offrir une belle édition de luxe avec double dédicace, de l'une de vos œuvres ; il a certainement de la sympathie pour vous. Pour moi aussi bien qu'il me trouve sans doute un peu incohérente dans mes projets d'avenir. Ce en quoi il se trompe tout à fait ; mais ce serait trop long à lui expliquer !

Personne ne sait mieux que votre amie ce qu'elle veut, ne le croyez-vous pas ? On dit que les femmes « varient » : je suis capable de poursuivre la même idée, avec une opiniâtreté croissante, pendant 5 ans de suite.

A vous,

Alice Poirier

Notes:

(1) Paul Gsell (1870-1947), écrivain français, spécialiste d'Anatole France



Paul Gsell

(2) Maurice Maeterlinck, né le 29 août 1862 à Gand et mort le 6 mai 1949 à Nice, est un écrivain francophone belge, prix Nobel de littérature en 1911, créé comte par le roi Albert 1^{er}.

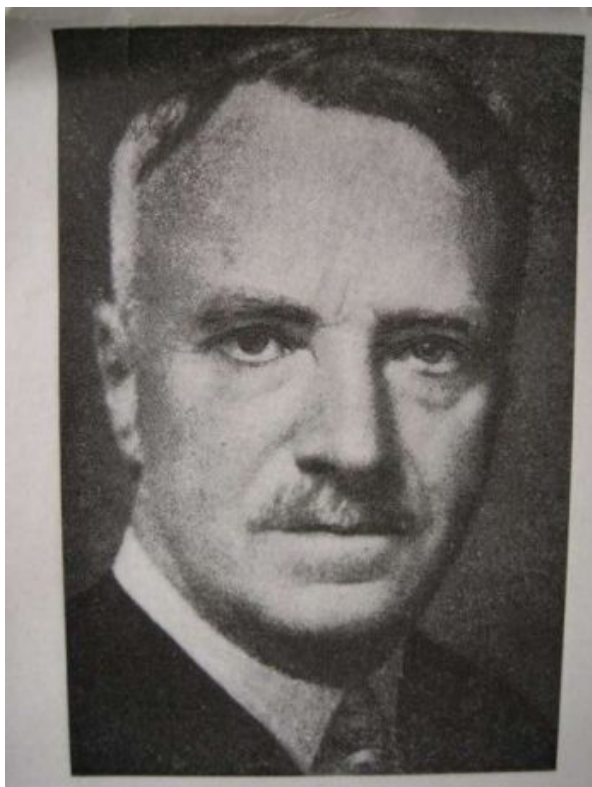


Maurice Maeterlinck (1862-1949)

(3) Joseph Delteil est un écrivain et poète français né le 20 avril 1894 et mort le 16 avril 1978. Figure originale et anticonformiste de la littérature française, auteur d'une quarantaine de livres.



Joseph Delteil (1894-1978)



4) Paul Hazard (1878-1944), écrivain, historien, essayiste, professeur au Collège de France, académicien français, .et Professeur d'Alice Poirier en 1928

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

25 décembre après-midi 1932

Cher Monsieur,

J'ai une idée; vous savez que j'ai toujours organisé nos rencontres de telle sorte que nous en puissions tirer tous les deux le plus d'agrément possible ; j'ai voulu que ces brèves minutes où je vous voyais fussent toujours parfaitement douces et sans contrainte.

Voici donc ce que je vous propose pour jeudi.

Certainement, nous n'avons pas une heure à parler ensemble de cet article et au bout de dix minutes, nous ne saurions plus quoi nous dire ; d'autre part nous venons l'un et l'autre à la Bibliothèque dans un but d'étude, de lecture, et seuls, nous resterions je suppose jusqu'à 6 heures.

Je viendrai donc comme promis mais au lieu d'aller à ce « thé », je propose que nous restions, comme nous en avons l'habitude jusqu'à la fermeture. Après, ou bien, je vous raccompagnerai sur le chemin de chez vous (qui est aussi le chemin de mon autobus) et nous pourrions causer entre temps ou bien – mais là vous seriez un

HENRY DE MONTHERLANT (1895 1972) et ALICE POIRIER (1900- ?)

